

---

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NA  
7736  
P3T5

UC-NRLF



\$B 256 101







NOUVEAUX TABLEAUX DE PARIS

# CHATEAUX DISPARUS

PAR  
MARCELLE TINAYRE



FIRMIN-DIDOT ET C<sup>IE</sup> ÉDITEURS



**CHATEAUX  
DISPARUS**



**NOUVEAUX TABLEAUX DE PARIS**

# **CHATEAUX DISPARUS**

**PAR**

**MARCELLE TINAYRE**

**FIRMIN-DIDOT ET C<sup>ie</sup> ÉDITEURS**



# NOUVEAUX TABLEAUX DE PARIS

**C**ETTE Collection est publiée  
par la VILLE DE PARIS sous  
les auspices de la SOCIÉTÉ  
DES GENS DE LETTRES.

## 1<sup>re</sup> SÉRIE

- \*Collines et Buttes parisiennes. Henri BACHELIN
- Châteaux disparus . . . . . Marcelle TINAYRE
- Les Eglises modernes de Paris. Camille MAUCLAIR
- Les Provinciaux de Paris . . . . . Hugues LAPAIRE
- Les Transports parisiens . . . . . Georges DAY
- La rue de Paris . . . . . Emmanuel BOURCIER
- Auteuil et Passy . . . E. et L. PAUL-MARGUERITTE
- Les 33 Ponts de Paris-s.-Seine. John CARPENTIER
- La Seine, miroir de Paris . . . . . Paul JARRY
- Paris-souterrain . . . . . Charles KUNSTLER

*Les volumes parus sont marqués d'un astérisque.*

T  
M317989



## I. — L'HOTEL SAINT-POL ET LES TOURNELLES

**D**ANS le plus ancien quartier de Paris, entre la rue Saint-Antoine et le quai des Célestins, un réseau de vieilles rues couvre l'espace où s'étendaient, au XIV<sup>e</sup> siècle, les nombreux bâtiments et les jardins composant l'Hôtel Saint-Pol. Charles V, régent du royaume pendant la captivité de son père Jean le Bon, avait eu la fantaisie d'ajouter, en plein Paris, une demeure royale à son palais de la Cité, à son château de Vincennes, à sa forteresse du Louvre, car cet excellent souverain était possédé, comme le fut plus tard Louis XIV, par le démon de la bâtisse.

Il acquit d'abord la maison appelée « Hôtel Saint-Pol », puis il arrondit son domaine en achetant l'Hôtel des archevêques de Sens, l'Hôtel Saint-Maur, l'Hôtel Pute-y-musse, et de vastes terrains avoisinants et, sur ces terrains, il construisit l'Hôtel de la Reine, et les Hôtels de Beautreillis, des Lions, de la Pissotte, du Pont-Périn. Cela fit une petite ville dans la grande, et cela coûta fort cher. Il est vrai que, dans un édit de 1364, le roi déclara que l'Hôtel Saint-Pol « *hostel solennel des grans esbatements* » avait été payé de ses propres deniers. A la vérité, il n'avait payé que les réparations, et les Parisiens, par taxe, ou *taille*

particulière, durent acquitter le prix d'achat. Ils subirent la charge de cet impôt et se consolèrent peut-être en pensant que les dépenses en bâtiments profitent à tous les corps de métier et à tout le commerce. Hélas ! le roi Jean revint d'Angleterre un peu trop tôt. Il prit l'argent de la taille, l'employa pour d'autres besoins, et leva un second impôt. Deux fois payé, l'Hôtel Saint-Pol ne parut pas au brave peuple une occasion de « grand esbatement ».

Charles, devenu roi, fit ce qu'il avait fait étant régent : il bâtit. Il éleva le Louvre de deux étages, acheva et décora le château de Vincennes, créa dans un site charmant le manoir de Beauté où l'on admirait des orgues et des tapisseries de Flandre et des volières peuplées de rossignols. L'Hôtel Saint Pol s'agrandit encore. Entre tous les logis qui le composaient, Charles V avait élu pour l'habiter celui des archevêques de Sens. Il y voulut tout le luxe et tout le confort possible en un temps moins barbare qu'on ne l'a représenté. Il eut sa chambre de parade, et sa chambre à coucher plus intime, dite « *la chambre où gît le roi* » ; sa chambre d'étuves pour ses bains, et deux pièces formant appartement d'hiver, bien pourvues de poêles ou *chauffe-doux*. Certes, la sagesse de ce roi n'était ni austère ni chagrine. Sagesse ou plutôt *sapience*. Charles V était un homme de cabinet. Il détestait les jeux violents, y compris les tournois. Son plaisir était de construire, de décorer ses maisons, d'y amasser des trésors secrets et d'y goûter les loisirs de l'esprit, dans une belle bibliothèque. Il aimait les livres autant que les moellons. On le voit, ce bon roi au long nez un peu dévié, au chaperon de brocart

d'or, à la robe fourrée d'hermine ou de vair, on le voit dans sa librairie chatoyante de cuirs gaufrés et de vitraux qui colorent le soleil. Des tapisseries couvrent les murs et des tapis d'Orient les dallages, de leurs teintes violentes et fraîches, car le Moyen-âge, prétendu triste et sombre, ne craignait pas la couleur, et les intérieurs de palais comme les intérieurs d'églises resplendissaient, tels des jardins fleuris ou des coffrets de pierres précieuses.

La reine avait son logis, et les princes ses fils, avaient le leur. Le futur Charles VI était à l'Hôtel Saint-Maur, avec son frère Louis, duc d'Orléans. Disposition excellente pour maintenir l'accord familial (chacun chez soi), mais coûteuse pour le contribuable. L'Hôtel Saint-Maur n'était pas moins beau que l'Hôtel Saint-Pol. On y pouvait admirer la chambre verte, toute lambrissée ; la salle de *Theseus* et la salle de *Mathebrune*, ornées de peintures qui montraient les aventures de ces personnages fabuleux. Et il y avait aussi un oratoire, « *le retrait où dit ses Heures Monsieur Louis de France* ». Les chapelles ne manquaient pas. Le roi allait aux offices de la chapelle de Puteymusse, bien qu'il eût la sienne en son hôtel. De ces édifices disposés sans ordre, dépendaient une quantité de bâtiments séparés par des cours et basses-cours. Les désigner par leurs noms, cela semble une parodie de Rabelais : cours des joutes, cours des cuisines, pâtisserie, saulceries, cellier, colombier, gelinière, garde-manger, bouteillerie, cave au vin des maisons du roi, cave de l'hypocras, et cent autres. Gargantua se fût trouvé à l'aise dans ce « *logis solennel des grans esbatements* » et Pantagruel eût approuvé

le choix des livres — auteurs grecs et latins traduits en français — qui remplissaient les armoires de la chambre des études et il n'eût rien trouvé à redire en l'Hôtel Saint-Pol, sinon que l'air y était quelque peu puant, gâté par l'affreuse haleine des égoûts et les fauves relents de la ménagerie où grouillaient les sangliers, où rugissaient les lions en cage.

Charles VI fut moins bâtisseur que son père, mais sa femme Isabeau eut le goût d'acquérir des châteaux et des maisons de plaisance. Ce couple royal passait son temps à aller d'un palais à l'autre, comme Louis XIV allait de Versailles à Fontainebleau et à Marly. Il semble que Vincennes ait été leur séjour préféré. Cependant, ce fut à l'Hôtel Saint-Pol que la petite Bavaroise fluette et brune, plus séduisante que jolie, reçut, lors des fêtes du sacre, l'hommage des bourgeois de Paris. Elle accueillit, dans sa chambre appareillée, « quarante des plus notables Parisiens superbement vêtus. » Avec eux, entrèrent « un ours et une licorne portant une litière richement ouvree ». Ces animaux étaient, bien entendu, des hommes déguisés en bêtes. Nos ancêtres avaient des fêtes officielles une autre idée que nous. Ils célébraient l'entrée d'un roi ou d'une reine par des scènes de théâtre en plein air, des cortèges de demoiselles peu vêtues, coiffées de chapeaux de fleurs, des troupes de chevaliers de la Table-Ronde, joutant sur les échafauds et des essaims d'anges acrobates qui descendaient du ciel en chantant. Et toutes les maisons étaient tendues de tapisseries « comme si l'on fût en Alexandrie et Damas ». C'était plus gai qu'un défilé de landaus ou d'automobiles occupés par des person-

nalités officielles en frac ou en jaquette. L'ours et la licorne convenaient parfaitement à la cérémonie. Les bourgeois partis, arrivèrent « *les pauvres prisonniers* » graciés par la reine « *pour contemplacion de son joyeux avènement* ». Ils la « *mercièrent* » en exprimant leur repentir, et s'en furent recommencer leur industrie larronnesse, si bien qu'en peu de jours ils réintégrèrent le Châtelet. Les plus illustres de ces repris de justice s'appelaient Marguerite la Pinèle et Gelsain de Sous le Mur.

L'Hôtel Saint-Pol vit d'autres fêtes qui marquèrent dans l'histoire du royaume. La reine y mit au monde plusieurs de ses nombreux enfants, dont le futur Charles VII, son troisième fils, et, la fécondité aidant la paresse et la gourmandise, elle devint une grosse dame. Le 14 juin 1432, fête du Saint-Sacrement, le roi et la reine assistèrent à un tournoi dans l'Enclos Saint-Pol, et les dames « *étant en humeur de persévérer en joie* », les amusements et le bal se prolongèrent tard dans la nuit. Le connétable Olivier de Clisson, quittant l'Hôtel Saint-Pol, fut assailli par son ennemi Pierre de Craon, posté en embuscade dans la rue noire. L'assassin s'enfuit chez le duc de Bretagne, ce qui obligea Charles VI d'aller combattre le duc Jean V. Il était déjà malade et, le 5 août, en traversant la plaine du Mans, il fut pris de folie furieuse. Ramené à Paris, il parut guérir. Les médecins recommandèrent à la reine et aux princes de ne point le « *charger et travailler de conseils. Déduits et oubliances lui sont plus profitables que tout autre chose* ». L'ordonnance fut bien suivie. Le duc de Bourgogne gouverna et la reine donna des fêtes à l'Hôtel Saint-

Pol. Le duc d'Orléans, beau, gracieux, spirituel, léger de scrupules, assistait sa belle-sœur, un peu plus que fraternellement. Le 28 janvier 1439, il y eut bal et mascarade. Le roi et cinq de ses amis déguisés en sauvages, pour intriguer les dames, portaient des maillots de toile imprégnée de poix et roulée dans la plume. Enchaînés en file, ainsi que des captifs menés par un vainqueur, ils entrèrent à l'improviste dans la grande salle. Il était tard. Les flambeaux étaient sans doute consumés en partie, puisque le duc d'Orléans voulut éclairer le cortège grotesque. Il approcha une torche et, soudain, le feu prit au maillot d'un des sauvages. Tous flambèrent, parmi les bousculades et les cris. Isabeau s'évanouit. Par bonheur, la jeune duchesse de Berry, qui avait reconnu Charles, jeta sur lui la lourde et longue traîne de sa robe, étouffa la flamme et le sauva. Les cinq malheureux compagnons du roi moururent et Paris, consterné, commença de se fâcher contre l'Étranger. « *Là ne s'en peuvent les vilains taire, dit le duc de Bourgogne à Charles VI, et disent que si le meschef fût tourné sur vous, ils nous eussent tous occis.* »

La folie du pauvre roi s'aggrava dans les années suivantes. Il refusait de se laver, de se raser, de changer d'habit et tombait à l'abjection de la bête. Son épouse engraisnée et voluptueuse répugnait à la vie commune. Elle se consolait avec le duc Louis qui oubliait près d'elle sa tendre et triste Valentine. Tous deux avaient des rendez-vous nocturnes dans le jardin d'Isabeau, un jardin clos de murs et fermé de portes à serrures, pris sur le terrain dit « *le Champ au plastre, sis en la rue du Petit-Musc* ». Et le prédicateur, frère

Jacques Legrand, prêchant devant la Bavaoise, le jour de l'Ascension, exprima la pensée de Paris en s'écriant : « *La déesse Vénus règne seule à votre cour, ô Reine, l'ivresse et la débauche lui servent de cortège et font de la nuit le jour, corrompant les mœurs et énervant les cœurs. Partout l'on parle de ces désordres et de beaucoup d'autres...* » Isabeau, qui était vindicative, n'osa pas châtier le prédicateur et le roi, ayant eu connaissance du sermon, s'en déclara très content, car il avait dans ses ténèbres des éclairs de lucidité.

En ce temps-là, il n'habitait plus l'Hôtel Saint-Pol. On l'avait installé, ou relégué, à l'Hôtel des Tournelles, où ses successeurs s'établirent délaissant l'Hôtel Saint-Pol. En 1516, François I<sup>er</sup> vendit par morceaux l'ancienne demeure de Charles V. Jacques de Genouillac, grand-maître de l'artillerie, en acheta une partie, au lieu où s'éleva plus tard l'Arsenal.

Les Tournelles, construites en 1380 par le chancelier Pierre d'Orgemont, avaient passé, en 1404, au duc de Berry, en 1422 au duc d'Orléans, puis cette merveille d'architecture gothique était devenue anglaise. Henri VI et le régent Bedford avaient occupé ce logis qui redevint français aux mains de Charles VII. Louis XI, Charles VIII, Louis XII, François I<sup>er</sup> l'habitèrent et l'embellirent. On y voyait le même dédale extraordinaire de bâtiments, de jardins, de cours, de ruelles, qu'à l'Hôtel Saint-Pol ; quatre chapelles, deux parcs, un labyrinthe, des salles pavées d'admirables mosaïques, la « salle de brique », la salle des Ecossais, la galerie des Courges, la chambre somptueuse de la duchesse de Bedford et celle où

était mort Léon de Lusignan, dernier roi d'Arménie. Palais de la Fantaisie, déconcertant par ses détours, éblouissant par sa décoration, presque trop riche ; c'était, a dit F.-V. Hugo, « l'Alhambra de la France ».

Henri II le préférait au Louvre. Il y résidait en juin 1559 et lors du double mariage de sa fille Elisabeth avec Philippe II, roi d'Espagne et de sa sœur Marguerite avec le duc de Savoie, il donna des fêtes et des joutes d'armes. La lice des tournois couvrait un grand espace de la rue Saint-Antoine, belle piste sablée et tribunes de velours frangé d'or, surchargées de dames. Bon cavalier, bon escrimeur, le roi Henri portait les couleurs blanc et noir de sa maîtresse, Madame Diane de Poitiers, et certes il songeait à lui faire honneur plutôt qu'à contenter la reine Catherine dont l'inquiétude était cruelle, car son astrologue, Luc Gauric l'avait avertie que le roi courrait un extrême danger vers l'âge de quarante ans « *par blessure à la tête entraînant la cécité ou la mort* ». Le dernier jour des tournois, Henri II voulut jouter contre Montgomery, capitaine de garde écossaise. Un coup de lance dévia sur la visière de son casque et pénétra profondément dans son œil droit. Après une agonie de dix jours, il mourut. La reine Catherine, dans sa douleur, prit en haine les Tournelles qui furent abandonnées et démolies. Dans leurs ruines, des bohémiens et des tire-laines établirent une nouvelle Cour des Miracles. En 1578, sur ce terrain où s'éroulaient les pans de murs, où un marché aux chevaux remplaçait les jardins enchantés et les allées du Labyrinthe, trois mignons favoris d'Henri III, Livarot, Caylus et Maugiron, se bat-

tirent contre trois partisans des Guises, Balzac d'Entragues, dit Anraguet, Schomberg et Riberrac. Trois sur six des combattants furent tués. Alexandre Dumas père a tiré de ce duel célèbre un épisode de son roman, *la Dame de Montsoreau*.

Sur l'emplacement des Tournelles, Sully, en 1605, commença la belle place Royale et le quartier dit « le Marais » se développa tout à l'entour. Ce quartier, cœur et cerveau de Paris au xvii<sup>e</sup> siècle, perdit la faveur de la mode au siècle suivant. Ses vieilles rues, livrées au petit commerce, aux petites industries qui travaillent « en chambre », envahies par la lie de tous les ghettos européens, menacées aujourd'hui par les urbanistes, sont restées chères aux poètes. Leurs noms — rue Beautreillis, rue de la Cerisaie, rue du Petit-Musc (Pute-y-musse), rue des Lions-Saint-Pol, rappellent le souvenir des hôtels royaux et, derrière les ombres des *mignons* et des *raffinés*, on voit au lointain de l'histoire, se profiler les fantômes du roi sage et du roi fou.



---

---

## II. — LE TEMPLE

**L**ORSQUE Philippe IV le Bel, en 1307, résolut de se débarrasser des Templiers, et de confisquer leurs richesses, Jacques de Molay était grand maître de l'ordre. Le domaine qu'il possédait à Paris comprenait la maison du Temple, avec son donjon carré flanqué de quatre tours rondes, selon le type architectural adopté pour tous les châteaux des Templiers. L'enclos fortifié était, par privilège, soustrait à la juridiction royale et jouissait du droit d'asile, un droit qui profitait particulièrement aux banqueroutiers. Une *censive* du côté de Paris, des clôtures boisées du côté de la campagne, délimitaient cet enclos dont l'étendue peut être figurée par une ligne idéale suivant à peu près la rue de Bretagne au sud, la rue de Picardie à l'est, la rue Béranger au nord et redescendant vers le sud par la rue de Turbigo et la rue du Temple.

Les Templiers, moines-soldats, chargés de défendre les pèlerins en Terre-Sainte, étaient bons soldats et mauvais moines, si l'on en croyait leurs ennemis, qui les accusaient de tous les crimes imaginables contre la foi et contre les mœurs. Ils eussent paru moins coupables ou moins suspects, s'ils eussent été moins riches. Le roi avait besoin d'argent. Il savait où en trouver : dans le mystérieux trésor et les domaines du Temple.

Sous couleur de venger la religion et la morale, il fit arrêter le grand-maître et tous les chevaliers qui ne s'enfuirent pas à temps. Le procès dura sept ans. Ce fut une parodie de justice. Tous les accusés, dûment gehennés, finirent sur les bûchers. Tous avaient rétracté les aveux arrachés par la torture. Jacques Molay et Guy, commandeur de Normandie, brûlés vifs dans l'île aux Juifs — petite île entre le Palais et le couvent des Augustins — firent fière contenance, et la légende veut que le grand-maître ait donné rendez-vous au roi, dans un délai de quarante jours, devant le Tribunal de Dieu dans l'autre monde.

Les Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem, appelés plus tard Chevaliers de Malte, remplacèrent les Templiers dans leur maison de Paris, qui devint le séjour du grand Prieur de France. Ils eurent mission de conserver, dans leur donjon, le trésor du roi, les archives royales et les joyaux de la couronne. En 1394, la reine Isabeau y fit porter « *un grand coffre de noyer fort et espez garni de deux serrures* » ferré d'une large bande de fer qui fut placé dans une chambre de la grosse tour dont la porte fut scellée. Ce coffre renfermait ses bijoux et titres de propriété, soigneusement emballés dans 42 livres de coton. Le Temple faisait donc pour les rois et même pour des particuliers le même office que les banques avec leurs coffres-forts à serrures combinées.

L'ordre de Malte conserva la maison du Temple, jusqu'à la Révolution. En 1749, un prince aimable et lettré, Louis-François de Bourbon Conti, marié à Louise-Diane, fille du Régent, devint Grand-Prieur de France. Il s'établit dans le Grand-Prieuré reconstruit en 1667 par Souré,

sur les dessins de Mansart. L'Hôtel Soubise, tel que nous le voyons aujourd'hui, peut donner une idée assez juste de cette belle demeure située entre une cour à arcades dessinant un hémicycle et un vaste jardin à la française. Sur la droite du grand Prieuré, se groupaient ou se dispersaient de très nombreux bâtiments : l'ancienne commanderie, l'église en rotonde, le cloître, l'hôtel de Rostaing, les hôtels de Guise, de Boufflers, de Boisvoulran et des Bains. Au-dessus des toits et des vieux arbres, se dressaient la tour dite de César, la grosse tour du donjon, haute de 50 mètres, construite vers 1270 et la petite tour de 35 mètres environ, qui lui était accolée. Avec ses tourelles pointues, ses murs énormes percés de meurtrières, son toit de sombres ardoises, le donjon, noir de siècles, projetait une ombre sinistre sur l'Enclos. Autrefois prison, caserne, arsenal, il ne détenait plus, dans les salles superposées de ses quatre étages, que des liasses de parchemins et de papiers : les archives de l'Ordre. Mais aucune ombre ne pouvait attrister la vie du Grand-Maitre quand il recevait une société choisie parmi toutes les élites de la noblesse et du talent. Les spectres des chevaliers en manteau blanc à croix-rouge ne se risquaient pas dans le Salon des quatre glaces, où le prince donnait un thé à l'anglaise, comme on le voit dans la célèbre peinture d'Ollivier : les belles invitées offrant elles-mêmes les tasses et les gâteaux, cependant qu'assis au clavecin, sur un fauteuil trop large pour lui, un petit garçon bien coiffé, bien poudré, joue une sonate — un petit garçon prodige qui s'appelle Mozart. Parmi les dames, n'y a-t-il pas la maréchale de Luxembourg et la comtesse de Boufflers, maîtresse du Grand-Maitre, surnommée par ses amis l'Idole

du Temple ? Cette jeune femme au fond, debout contre la console d'une haute glace, c'est Amélie de Boufflers, charmante et bonne personne, qui sera, pour son malheur, duchesse de Biron et mourra sur l'échafaud. La musique, les belles-lettres, la philosophie et l'amour, occupent cette élégante compagnie. Le prince et son amie s'intéressent à Jean-Jacques Rousseau et vont lui rendre visite dans son ermitage de Montlouis. Plus tard, le comte d'Artois, succédant au prince de Conti, recevra au Grand-Prieuré la reine Marie-Antoinette, et celle-ci, regardant la grosse tour, dira que cette vue lui fait mal et que le comte devrait bien abattre l'affreux, l'inutile donjon, plein de paperasses et de rats. Sa disparition ne désolerait que l'archiviste M. Barthélemy qui, depuis 1782, s'est arrangé un joli appartement de garçon dans la petite tour. Le comte d'Artois, si attentif aux caprices de sa belle-sœur, n'ose satisfaire celui-là. A quoi bon s'effrayer d'un vieux donjon désaffecté ? Il ne menace plus personne. La tragédie du Temple s'est achevée à jamais dans les cendres des Templiers...

Le soir du 13 août 1792, le palais abandonné par le comte d'Artois, et gardé seulement par quelques domestiques, était garni de lampions. Pour quelle fête imprévue ? Les salons déserts avaient été nettoyés, et le chef de la « Bouche » des Tuileries avait reçu de la Commune de Paris l'ordre de préparer un souper plantureux. Quels hôtes attendait donc le Temple, avec tant de cérémonie ? Les lampions n'étaient pas encore allumés lorsque deux carrosses, conduits par des cochers sans livrée, salués au dehors par les huées de la populace, pénétrèrent dans l'hémi-

cycle, où se pressait une étrange foule de soldats et de civils et une délégation de municipaux portant l'écharpe tricolore et le chapeau à cocarde — le chapeau qu'ils gardèrent sur leur tête quand les occupants des carrosses en descendirent.

Les représentants de la Commune ne se croyaient pas tenus au respect, pas même à la politesse, envers ces gens très simplement vêtus et blêmes de fatigue : un gros homme paterne et mal rasé, une dame très pâle dont la fierté courageuse passait pour hauteur insolente, une dame plus jeune, au doux visage sans beauté, une fillette et un ravissant petit garçon aux cheveux de soie blonde, qui avait bien faim et bien sommeil.

Manuel, procureur de la Commune ; Pétion, maire de Paris, des municipaux, des femmes de chambre, des valets, accompagnaient Louis XVI et sa famille, désormais prisonniers au Temple.

Les malheureux avaient monté un calvaire ; depuis ce matin du 10 août où ils avaient quitté les Tuileries pour se réfugier dans la salle du Manège auprès de l'Assemblée Nationale, enfermés, le jour, dans la Loge du Logographe ; couchant, la nuit, sur des matelas posés à même le carreau, dans un appartement attenant au Comité de Salut public. Ils avaient à peine mangé, très peu dormi. Ils avaient passé dix heures presque immobiles, dans l'étroite loge grillée, étouffant de chaleur et de soif. Le Temple leur parut un asile bienfaisant à leur détresse et qui ne déshonorait par leur dignité d'ex-souverains. Le Grand-Prieuré était une belle demeure et quasi royale. Ces lampions qui s'allumaient, ce splendide Salon des quatre glaces, ce souper annoncé

— non encore servi — quel contraste avec le drame des Tuileries, le supplice des séances du Manège, les huées de la rue et la grossièreté — assez naïve — de la cohue qui se précipitait derrière l'ex-roi de France.

Louis XVI en était au point de ne s'étonner de rien : huées et lampions, il acceptait tout et se résignait à l'inévitable, faisait déjà des projets d'installation pour lui, sa famille et ses serviteurs. Le souper arriva vers dix heures. Le salon ne désemplissait pas de municipaux, d'artisans, d'ouvriers, qui appelaient le roi « monsieur » et lui posaient « mille questions ridicules ». Un des municipaux s'étalait sur un sofa et tenait les plus étranges propos sur le bonheur de l'égalité. Louis XVI lui demanda quel était son métier. « Savetier », répondit l'homme, Antoine Simon, futur gardien du petit Louis XVII. A onze heures, on vint avertir Mme de Tourzel, gouvernante du Dauphin, que « les appartements étaient prêts ». Mais ce n'étaient pas ceux du Grand-Prieuré. La famille royale devait habiter provisoirement dans la Petite Tour d'où l'on avait expulsé le désolé Barthélemy fort en peine de sa bibliothèque et de sa cave. L'appartement définitif, la vraie prison, ce serait la Grosse Tour, le donjon dont la vue affectait si péniblement Marie-Antoinette, lorsqu'elle était reine encore et que le comte d'Artois lui donnait des fêtes dans le même Salon des quatre glaces, dans ce même jardin illuminé.

L'aménagement dura deux mois. Pour en comprendre les difficultés, il faut se représenter l'intérieur de la Grosse Tour : quatre salles superposées, aux murs de pierre toute nue.

Quatre tourelles d'angle, dont trois forment à chaque étage un cabinet circulaire, la quatrième contenant l'escalier en spirale qui monte jusqu'au grenier. Autour de ce grenier couvert en ardoise, un chemin de ronde au parapet crénelé. Pas de fenêtres : des meurtrières. L'architecte Palloy — celui qui s'était enrichi à démolir la Bastille et à vendre aux départements de petites Bastilles taillées dans les pierres de la grande — fut chargé d'installer ces « tyrans ». Il laissa la vaste salle gothique du rez-de-chaussée au Conseil général de la surveillance du Temple. Là se tiendraient les municipaux désignés pour la garde de jour et de nuit, là le valet de chambre Cléry et les autres serviteurs des prisonniers recevraient les visites autorisées. Le deuxième étage devint l'appartement du roi et du Dauphin ; le troisième, l'appartement des femmes. La disposition des pièces — quatre d'égale dimension — coupées dans l'unique salle de chaque étage, était à peu près la même chez le roi et chez la reine. On entrait dans l'appartement de Louis XVI par une porte de bois, doublée d'une porte de fer, toutes deux très chargées de verrous et de serrures. Un judas à coulisse, permettait au municipal de garde, de vérifier, avant d'ouvrir, l'identité du visiteur. Ce surveillant se tenait dans une antichambre mal éclairée par une fenêtre à barreaux, aveuglée à demi par une hotte en planches. Si épais était le mur du donjon que l'ébrasement de cette fenêtre formait comme une petite pièce de deux mètres de profondeur. Dans ce retrait, un poêle de faïence, une lampe quinquet. Le papier de tapisserie — on peut en voir un échantillon au musée Carnavalet — était fort laid et de très mauvais goût : il imitait des pierres de

taille et donnait à cette entrée l'aspect d'un cachot. Le municipal, qui s'ennuyait dans ce réduit lugubre, sans autre ornement qu'un tableau de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, avait en face de lui une cloison vitrée, deux portes vitrées, celle de la salle à manger étroite et sombre et celle de la chambre de Cléry. Une autre porte à deux battants restait ouverte, par ordre, toute la journée : celle de la chambre du roi. Cette chambre avait un mobilier bourgeois assez convenable : bon lit à trois matelas, commode, bureau, bergère, un fauteuil et chaises couverts en damas. La couchette du Dauphin était placée contre le lit paternel. Le cabinet circulaire d'une des tourelles servait de bibliothèque et de salle d'études. Dans l'autre tourelle était une garde-robe « à l'anglaise » avec réservoir d'eau. Le soir, la porte du roi se fermait et le municipal dressait son lit de sangle contre cette porte.

Au troisième étage, la reine et sa fille couchaient dans la pièce correspondante à la chambre de Louis XVI. Mme Elisabeth occupait un réduit sans fenêtre qui ouvrait sur le cabinet de garde-robe de la tourelle sud. Un petit escalier tournait dans cette tourelle et montait jusqu'aux combles. Au-dessus de la salle à manger du roi, habitait le ménage Tison, serviteurs-espions imposés par la Commune.

Ces appartements étaient incommodés et tristes. L'air et la lumière y manquaient, toutes les fenêtres étant pourvues d'« abat-jours ». La présence continuelle des municipaux imposait une pénible contrainte aux prisonniers, surtout aux femmes. N'être jamais seul, jamais à soi-

même, quelle épreuve pour une créature fière et meurtrie, comme était la malheureuse reine ! Louis XVI supportait mieux cette peine de tous les instants.

Le municipal, artisan du faubourg parisien, royaliste autrefois, comme tout le peuple, aujourd'hui farouche républicain, mais pas toujours méchant homme, assistait bon gré mal gré à la vie intime de la famille royale et il s'apercevait que c'était une famille comme tant d'autres, un ménage affectueux, une tante dévouée, une jeune fille décente et grave, un petit garçon très joli, très vif et un peu gâté. Le matin, quand le municipal, accompagnant le valet de chambre, avait réveillé le tyran, il voyait ce tyran, en robe de chambre, se raser lui-même. A neuf heures, le père et l'enfant montaient au troisième étage pour déjeuner avec les dames qui étaient bien simplement vêtues de mousseline ou de cotonnade à fleurs et portaient de petits bonnets de linon. Après le déjeuner, Louis XVI et le Dauphin redescendaient chez eux et le roi donnait une leçon à son fils. L'étude terminée, le petit jouait dans l'antichambre, ou bien la famille descendait au jardin. A deux heures, dîner dans la triste salle à manger — un copieux repas, bien cuisiné, servi dans le beau linge du Grand-Prieur.

Le roi prenait son café dans l'antichambre, près du poêle, et s'amusait à regarder les municipaux qui jouaient aux dominos. A quatre heures, il faisait sa sieste et le Dauphin ses devoirs, et les dames remontaient chez elles.

Telle était la « mécanique » de la vie, au Temple : monotone en apparence, isolée du

monde où se passaient des événements formidables, secouée, en réalité par les remous de ces événements.

Comme tous les captifs, ceux de la grosse Tour avaient créé un langage conventionnel, par signes, avec le garçon servant qui recevait et transmettait les communications venues du dehors. Si la régularité des habitudes engourdit la pire angoisse et permet aux malheureux de supporter leur misère — et l'attente d'une misère inconnue où l'imagination s'affolera — les événements brisèrent cette monotonie.

Ce fut un matin de septembre, — avant l'installation dans la Grosse Tour, — la clameur ricnante de la populace qui avait forcé l'enceinte du Temple, appelant « l'Autrichienne » à la fenêtre pour lui montrer la tête coupée de Mme de Lamballe... Ce fut la nouvelle, crieée par un *aboyeur* de journaux, de la déchéance du roi de France et la proclamation de la République. Ce fut le 11 décembre, la séparation totale de Louis XVI et des siens, le Dauphin conduit à sa mère, tandis que le père demeurait seul dans l'appartement du deuxième étage. Ce fut la dernière réunion de la famille, pour les adieux au condamné, le 20 janvier 1793, dans la petite salle à manger mi-obscurc, et la salve des coups de canon, le lendemain... Puis les longs mois de la Terreur, les projets d'évasion, toujours avortés, l'enlèvement du petit roi, remis au cordonnier Simon, le départ de la reine, le 3 août, pour la Conciergerie et l'échafaud ; et le 10 mai 1794, le départ de madame Elisabeth, qui va rejoindre son frère et sa belle-sœur dans la fosse commune. Quand Thermidor rouvre les prisons, celle

du Temple reste fermée et, pourtant, il n'y a plus, dans la Grosse Tour, qu'un petit garçon et une adolescente, dont le seul crime est d'être nés. Ils habitent au-dessous l'un de l'autre ; la jeune fille perçoit des bruits de pas et de voix dans l'appartement du petit Capet, mais elle demande en vain à lui être réunie. Jamais plus ils ne se reverront. Après tant de drames étouffés ou retentissant aux échos de l'histoire, un autre encore va se perdre dans l'ombre et le silence de la grosse Tour. Un enfant languira et mourra, isolé, un enfant qui est peut-être Louis XVII, peut-être un inconnu substitué au petit roi. Personne ne l'approche depuis l'éloignement de Simon. Les gardiens sont d'une discrétion inquiétante. Quand Hermand de la Meuse, membre du Comité du Salut public et ses collègues, font en décembre 1794 une visite d'inspection, quand les médecins Desault et Pelletan sont appelés successivement pour examiner le prisonnier malade, l'enfant qu'ils verront, qu'ils décriront, ne ressemble pas au beau petit garçon dont nous connaissons les portraits : c'est un être blême, bouffi, anormalement développé pour l'âge qu'on lui prête et qui semble un muet, car il ne prononce pas un seul mot. Il meurt le 3 juin 1795 et sa sœur, dont le témoignage eût affirmé irréfutablement l'identité du mort, *n'en est même pas avertie.*

Madame Royale est restée seule dans l'appartement que sa mère et sa tante ont quitté pour aller au tribunal révolutionnaire. Cette jeune fille, énergique et pieuse comme Madame Elisabeth, n'a pas de servante et ne voit jamais un visage de femme. Aux municipaux qui la surveillent,

aux députés qui viennent à l'impromptu s'assurer de sa présence, à Robespierre qu'elle croit reconnaître dans un visiteur mystérieux, elle n'adresse jamais la parole. Longues sont ses journées de recluse, même en hiver : elle n'a pas de lampe, presque pas de feu. Harmand de la Meuse l'a vue, un jour de janvier. Elle grelottait dans sa robe de toile grise, maniant les aiguilles de son tricot, avec des doigts violacés et crevassés d'engelures. Elle balaie sa chambre, fait son lit — le lit de damas vert qui fut celui de la Reine, — raccommode ses pauvres habits, relit cent fois les voyages de La Harpe ou quelque ouvrage de dévotion, défait et refait sa tapisserie au canevass, pour varier les dessins avec les mêmes laines. Elle a quinze ans, l'âge où les princesses royales sont mariées. Elle est sans parents, sans amis, sans amour.

Enfin, après Thermidor, le régime de réclusion est adouci. La prisonnière peut se promener au grand air, sur le chemin de ronde. En 1795, il lui est permis de descendre au jardin, et les locataires des immeubles voisins du Temple l'aperçoivent, sous les marronniers jouant avec son chien Coco ou avec la chèvre qu'on lui a donnée. Bientôt une compagne, Mme de Chantrenne, lui est accordée. Paris se prend pour elle d'un engouement sentimental. Elle peut entendre aux fenêtres des maisons qu'elle aperçoit, des gens sensibles qui chantent des romances où elle est célébrée. Un peintre dessine son portrait « au télescope ». Le 17 décembre 1795, l'orpheline du Temple est libérée, remise à l'Autriche en échange de vingt prisonniers français.

Sous le Consulat et sous l'Empire, le Temple

conserva son affectation de prison d'Etat, mais le règlement en fut bien adouci. Les détenus n'étaient plus enfermés dans leurs chambres. Ils recevaient des visites et leurs amis venaient dîner à leur table. Aussi les évasions étaient-elles fréquentes.

En 1798, le commodore Sydney Smith, « Milord Fantome », qui avait brûlé Toulon et recueilli des chouans poursuivis sur la côte normande, est écroué au Temple avec son domestique *John* (en réalité M. de Tromelin émigré). Par des signaux que transmet de sa fenêtre une dame liée avec Mme de Tromelin, une correspondance nocturne s'établit. Une première tentative d'évasion entraîne l'extradition de *John*, rendu à l'Angleterre, sa prétendue patrie, sans qu'on ait soupçonné son identité. Le concierge est renvoyé. Le nouveau nommé Boniface, possède une femme au cœur trop tendre. Elle s'éprend du commodore ! Avec son aide inconsciente, il est facile aux amis de Sydney, déguisés en inspecteurs de police et munis d'un faux ordre du Directoire, d'emmener l'Anglais à la barbe des gardiens. Le pauvre Boniface paya les frais de la comédie. Arrêté, privé de sa place, il se fit jacobin par désespoir et conspirateur. Il finit déporté aux îles Seychelles. Après bien des aventures, Tromelin se rallia au régime nouveau et mourut général et baron de l'Empire.

En 1804, la surveillance du Temple n'était pas mieux assurée par le concierge Fauconnier et l'histoire du libraire Fouche Borel ne fut pas moins burlesque que celle du commodore. Ce libraire, inculpé de complicité dans la conspiration qui avait pour chefs Moreau et Cadoudal, avait un neveu, Edouard Vitel, qui venait souvent dîner

avec lui. Un soir, sous son manteau, Vitel apporta un masque de cire, fait à sa ressemblance et c'est avec ce masque de son neveu, un bandeau sur la mâchoire et un chapeau rabattu que l'oncle s'évada... par pour longtemps, car il fut repris le lendemain et reconduit au Temple. Dans cette même année 1804, toute la bande des conspirateurs fut incarcérée, officiers, matelots, paysans bretons, qui chantaient des cantiques en gaélique et récitaient tout haut d'interminables chapelets. Parmi eux, il y avait Moreau, Pichegru, blessé et boitant, Georges Cadoulal si redouté pour son audace et sa force d'athlète qu'on le gardait couché sur son lit et les mains liées ; et le P. Picot de Closrivière, emprisonné « parce qu'il savait trop de choses concernant trop de gens ». Avant le procès, Pichegru fut trouvé mort dans sa chambre, étranglé avec sa cravate. Suicide ? Crime policier ? On ne sait exactement, et c'est encore une « Enigme du Temple ».

En 1811, Napoléon I<sup>er</sup>, voulant peut-être rendre hommage à la mémoire de Louis XVI, son oncle par alliance — ordonna la démolition du Temple. Jusqu'en 1848, une palissade de planches marqua la place de la Grosse Tour. Aujourd'hui un marché occupe le terrain de l'ancien enclos et c'est la mairie du III<sup>e</sup> arrondissement qui s'élève où se dressait le donjon des Templiers. Un square où l'on voit la statue de Béranger a remplacé la maison du Grand-Maître et ses arbres mettent un peu de verdure comme une couronne funéraire sur ce sol qui a porté tant de secrets et de douleurs.

---

### III. — LES TUILERIES

**L**ES Parisiens qui étaient enfants dans les années 1880, se rappellent certains dimanches aux Tuileries : soleil, gravier, quinconces de marronniers, bateaux minuscules sur le grand bassin, voiture aux chèvres et concert de cuivres, et, sur un côté du jardin, une façade noirâtre immense, avec des trous béants sur le ciel et des colonnes qui s'enflamment aux feux du couchant. Les enfants savaient que cette « maison brûlée », c'était le palais des derniers rois de France et du dernier empereur, vieille histoire, aussi lointaine pour un petit Parisien de sept ans que celle du vase de Soissons. Plus tard derrière des palissades, la bâtisse morte s'est dé faite. Un vaste chantier a encombré l'espace entre le jardin et le Carrousel. Il a disparu. Des parterres de fleurs brodent le sol délivré. Une nouvelle image du jardin s'est substituée à l'ancienne et le château des Tuileries n'a plus existé que dans les livres et les tableaux.

Demeure royale et impériale, ces Tuileries, si précieuses par les souvenirs qu'elles évoquaient, n'égalaient en beauté ni le Louvre, ni Versailles. Aucun château ne fut, autant que celui-là, remanié et défiguré par des additions de bâtiments et des aménagements de fortune. Si Catherine de

Médicis, qui en demanda le plan à Philibert de l'Orme, avait pu le revoir, la veille de sa destruction, elle n'aurait presque rien retrouvé de ce qu'elle avait vu ou cru voir à travers les dessins de ses architectes.

La veuve d'Henri II avait quitté les Tournelles parce qu'elle y sentait trop cruellement son deuil. Elle désira une résidence neuve, dans la campagne, au bord de l'eau, jardin et logis à son goût qui était purement toscan. Le terrain choisi hors l'enceinte de Charles V, s'appelait « les Tuileries lez Paris » en souvenir d'une fabrique de tuiles. Il s'étendait entre la deuxième porte Saint-Honoré et la Tour de bois sur la Seine.

Philibert de l'Orme et Jean Bullant commencèrent la construction : un pavillon central couronné d'un dôme hémisphérique relié par des galeries d'ordre ionique à deux pavillons quadrangulaires. En même temps, Catherine faisait planter ce jardin. Elle vit le pavillon central s'élever ; elle admira l'escalier tournant, comme suspendu en l'air, qui passa pour le chef d'œuvre du genre ; mais, quand cette partie fut achevée elle ne se hâta pas d'y loger. Elle croyait aux devins. Or un devin Gauric eut la malice de l'avertir qu'elle mourrait lorsque les Tuileries seraient habitables. La Florentine superstitieuse détourna la menace en retardant *sine die* son établissement dans le château neuf : elle se contenta de jouir du jardin à l'italienne, plat et coloré comme une mosaïque, avec des *parquets* de fleurs très basses, des géométries de buis taillés, des allées se coupant à angles droits, des murailles de verdure sombre, quantité de statues et de fontaines, un labyrinthe et une grotte ornée de

coquilles, de faïences et d'émaux. Les poteries vernissées aux fraîches couleurs inaltérables, reptiles, poissons, fleurs aquatiques, sortaient des fours de Maître Bernard Palissy, le potier huguenot, très cher à la reine Catherine, et qui avait ses ateliers dans les sous-sols mêmes du palais. Jaune et grasse, un peu bouffie sous sa coiffe de veuve, en pointe sur le front, toujours vêtue de ses jupes évasées en cornet et de son long corsage à guimpe, la reine-mère, suivie de « l'escadron volant » de ses filles d'honneur, promena ses méditations politiques et ses soucis maternels dans ce jardin des Tuileries, où elle retrouvait Florence. Après sa mort, et la mort d'Henri III, le Béarnais qui vivait au Louvre fit reprendre par Ducerceau les travaux de Philibert de l'Orme et de Bullant. Une aile rattacha le Pavillon de Flore au Louvre. Ce fut la galerie dite du Bord de l'Eau, dont les frontons et les portes montrèrent accolé au H de Henry, le G de la belle Gabrielle, galerie très commode pour le roi qui put sortir directement et incognito du Louvre dans la campagne. Le château des Tuileries vide, inachevé, ne lui servit de rien. Henri IV aima seulement le jardin que Catherine avait aimé, et le matin du 14 mai 1610, il y fit une promenade à pied, la dernière de sa vie.

Louis XIII partagea son temps entre le Louvre, Fontainebleau et Saint-Germain. Il ne meubla pas les Tuileries. Il s'y plaisait pourtant à des travaux de jardinage et il y avait ses volières. Plus tard, il en offrit la résidence à son frère Gaston d'Orléans, et la petite fille qui devint la Grande Mademoiselle y passa ses premières années. Louis XIV, en sa jeune gloire, paré, cui-

rassé, empanaché comme on se figurait les Romains, parut dans les Carrousel des Tuileries. Quelque temps, ce palais sembla l'intéresser. Sur son ordre, l'architecte Le Vau continua en l'abîmant l'œuvre des premiers constructeurs : le bel escalier tournant fut détruit. Au grand Pavillon, un dôme à quatre pans remplaça la coupole hémisphérique. Le jardin italien fut transformé par Le Nôtre en un magnifique jardin français. Deux terrasses ombragées s'élevèrent, qui existent encore. Une avenue se dessina, pour conduire le regard vers un doux paysage de bois et de prairies, de villages et de châteaux lointains : la future avenue des Champs-Élysées.

Les grâces rajeunies du palais et du jardin n'y retinrent pas Louis XIV. Le grand Roi bouda toujours Paris, ville frondeuse. De longues années passèrent, un siècle nouveau naquit, le vieux Soleil de Versailles s'éteignit et Philippe d'Orléans ramena dans la capitale, le roi de France, son pupille âgé de cinq ans. Roi de France et aussi « petit roi de Paris », disait-on, confié à la nation fidèle, l'enfant royal occupa les appartements du premier étage sur la cour d'honneur — côté du Carrousel — et sur le jardin. Bien souvent, les bourgeois qui se promenaient dans les allées ouvertes au public, apercevaient le petit roi jouant sur le balcon doré avec des enfants de son âge. Ils admiraient ses beaux cheveux châtain, ses grands yeux noirs veloutés, les jolies couleurs de ses joues qui ravissaient la vieille et rude Madame, duchesse d'Orléans. Tout l'amour de Paris allait vers le Bien-Aimé.

Le Bien-Aimé, une fois majeur, regagna Versailles. Les Tuileries délaissées, mal entretenues,

étaient en pleine déchéance, cinquante ans plus tard, sous le règne de Louis XVI. La chapelle délabrée menaçait de crouler sur la tête des aumôniers qui tremblaient en disant leur messe. L'horloge du pavillon central ne marchait plus et l'horloger Lepaute proposait d'en faire une nouvelle au prix de 160.000 livres. On décida de réparer celle qui était en place, mais l'action ne suivit pas la décision, et les Tuileries continuèrent de marquer midi à quatorze heures ou quatorze heures à midi.

Prenez, si vous en avez l'occasion, un des plans de Paris, au XVIII<sup>e</sup> siècle et comparez-le avec un plan du Paris actuel. Vous verrez qu'entre la grande cour des Tuileries et le Louvre — aujourd'hui le jardin et la place du Carrousel — s'étend un labyrinthe de rues d'hôtels, des bâtiments sans ordre et sans noblesse, beaucoup même étant sordides. Le palais des Tuileries, trop étroit pour sa longueur — ce qui rendait les appartements très incommodés — se développe, sans parallélisme régulier avec le Louvre. Du côté de la Seine, il y a le Pavillon de Flore, et la terrasse du bord de l'eau, soutenue par de hauts murs de pierre, rejoint vers la place Louis XV la terrasse de l'Orangerie. La troisième terrasse, celle des Feuillants, borde les vergers de trois couvents, Assomption, Capucines, Feuillants, qui ont leurs entrées rue Saint-Honoré. Ce qui est aujourd'hui la rue de Rivoli est le Manège royal, champ d'entraînement pour les chevaux. Le Manège aboutit aux Ecuries du roi, près du pavillon de Marsan. Le jardin est donc enfermé dans le quadrilatère limité par les trois terrasses et le Palais. Il n'a pas d'autres issues que le pont tournant sur la

place Louis XV et deux ruelles, entre les bâtiments conventuels, vers la rue Saint-Honoré.

Si l'extérieur de ce pauvre château se dégrade, que dire de l'intérieur ? Par une tolérance dont les bénéficiaires se font un droit, des fonctionnaires de la Cour campent au second étage. Les anciens grands appartements, réservés en vue d'une visite des souverains, sont livrés à des dames que la reine protège. Les autres étages, les combles mêmes, abritent un peuple bigarré, artistes déversés par le Louvre qui en regorge, pensionnés, comédiens, invalides. Fragonard, Latour, Pajou, Vernet, Hubert Robert logent dans la galerie du bord de l'eau. Certains artistes ont troué le toit pour y mettre des vitrages. Des cloisons découpent les salles. Des tuyaux de poêle percent les murs et noircissent les plafonds peints. Tels salons deviennent des cuisines. C'est partout un incroyable dédale de couloirs, d'escaliers, de cabinets sans jour et sans air. Les garde-robes empestent l'atmosphère. Des lessives sèchent dans la galerie de Le Vau. Pour nourrir ce peuple des Tuileries, des marchands tiennent boutique jusque dans le majestueux vestibule du pavillon de l'Horloge, d'où part le grand escalier qui a remplacé la vis de pierre de Philibert de l'Orme. Il y a trois théâtres, le plus important aménagé par Servandoni dans la Salle des machines, où l'on a donné, en 1764, *Castor et Pollux*, de Rameau, où la Comédie-Française a joué, en avril 1778, *l'Irène* de Voltaire, avec la cérémonie du couronnement de l'auteur octogénaire. Le coiffeur Léonard a fondé le *Théâtre de Monsieur*. Les gens de basse classe et les domestiques vont au *Concert Olympique*.

Le jardin était déjà, au temps de Corneille,

*Le pays du beau monde et des galanteries*

et il n'avait jamais cessé, depuis un siècle et demi, d'attirer la plus élégante bourgeoisie parisienne, celle qui dédaignait le Luxembourg, promenade préférée des vieilles gens et des hommes d'humeur grave, celle qui refusait de se mêler aux promeneurs et surtout aux promeneuses du Palais-Royal. Le beau jardin, ombragé de marronniers, était public à partir de midi. Les laquais n'y étaient pas admis, ni les soldats, ni les ouvriers. Les nourrices n'y accompagnaient les enfants qu'avec permission du gouverneur. Les hommes devaient porter l'épée et les femmes la coiffe. Des habitués se retrouvaient à des heures régulières. On faisait cercle sous la présidence des statues. On s'asseyait sous les tonnelles des guinguettes tenues par des Suisses, pour se rafraîchir avec des limonades, des eaux de groseille ou de cerise. Des baraques offraient aux enfants des gâteaux et des jouets. Les bouquetières se faufilaient entre les groupes. Les crécelles des marchands d'oublies appelaient les petits gourmands. Des amoureux se donnaient rendez-vous dans les contre-allées, plantées de tilleuls et garnies de bancs. Des écotiers, des nouvellistes, colportaient des nouvelles vraies ou fausses. On trouvait avec eux, discutant et disputant, des hommes de lettres connus, des savants, des encyclopédistes. Helvétius, Turgot, Galiani, l'abbé Morellet, les anciens convives des dîners de Mme Geoffrin. Les Tuileries étaient comme le Palais-Royal, avec plus de grâce et de décence, un club en plein air, où se préparait le mouvement précurseur de la Révolution.



Le 12 juillet 1789, Paris étant en effervescence à cause du renvoi de Necker, plusieurs pièces de canon et le régiment de hussards commandé par le prince de Lambesc, occupèrent la place Louis XV. Il y eut une échauffourée. Le prince avec ses hussards entra dans le jardin par le pont tournant, et la foule des promeneurs du dimanche s'enfuit éperdue et criante. Les nouvelistes ralliés à Camille Desmoulins et à sa cocarde de feuilles vertes, propagèrent le récit d'un « massacre ». Le massacre se réduisit à la chute d'un vieillard devant le cheval du prince. Il n'y avait aucun mort et peu de blessés, presque tous des soldats atteints par les cailloux et les briques que les manifestants, partisans de Necker, avaient pris dans le chantier du pont. A cette même place, pour une raison quasi semblable, les mêmes scènes, et plus sanglantes, devaient se reproduire le 6 février 1934.

L'affaire des Tuileries fut le prologue de la prise de la Bastille, le surlendemain, et le 5 et 6 octobre moins de trois mois après cet événement dont l'histoire a fait le symbole de la libération des citoyens, la populace parisienne, entraînée par des meneurs et mal contenue par La Fayette, se précipitait à Versailles. Elle ramena le faible Louis XVI et sa famille au château des Tuileries, et l'Assemblée Nationale, suivant le roi, s'établit d'abord à l'Archevêché, puis dans la salle du Manège.

Cette brusque arrivée du roi, en piteux équipage, oblige les locataires des Tuileries à un déménagement non moins brusque, et l'exode des

profiteurs du palais ne se fait pas sans protestations. La famille royale campe dans des chambres à peine meublées, dont les portes ne ferment pas. Il faut s'y barricader avec des meubles qui maintiennent les vantaux. Mesdames, tantes du roi sont au Pavillon de Marsan ; Monsieur, comte de Provence, est au Luxembourg. Les services de la Cour s'installent comme ils peuvent dans les Tuileries si mal disposées, trop étroites pour leur longueur. La plus grande profondeur du plus grand pavillon est de vingt-cinq mètres !

G. Lenôtre, qui connaissait le Paris de la Révolution comme s'il y avait vécu, a donné le premier la disposition des appartements des Tuileries en 1789, d'après les narrations des contemporains, car, — chose étrange, — il n'existe aucun plan de l'intérieur du château. En arrivant par le Carrousel, on entrait dans le vestibule du pavillon de l'Horloge. A droite, le grand escalier. Au premier palier-entresol, la chapelle ; puis les degrés se divisaient en deux rampes et conduisaient au grand vestibule (depuis, salle des Maréchaux), qui occupait tout le premier étage du pavillon central. En se dirigeant vers le Pavillon de Flore, on rencontrait les grands appartements, salle des Suisses, salle de l'Œil de Bœuf, Chambre du Lit (ou du Dais), Salle du Conseil, Galerie de Diane. Toutes ces salles avaient jour sur la cour, sauf les deux premières qui avaient des fenêtres sur la cour et sur le jardin. Tel est le parcours que suivit la populace, ce 20 juin 1792.

Les appartements particuliers du roi étaient aussi au premier étage, avec vue sur le jardin. Louis XVI avait ses deux enfants tout près de

lui. Dans la chambre où il dormait et qui n'était pas la chambre de parade, affectée aux rites du lever et du coucher, il pouvait, sans quitter son lit, voir par un judas pratiqué dans le mur, le petit lit du Dauphin. Dans ce même mur, au fond d'un des cabinets de l'alcôve, se trouvait la fameuse armoire de fer. On entrait aux appartements de la Reine par un bel escalier, à l'angle du Pavillon de Flore.

Ces appartements, situés juste au-dessous de ceux du roi, présentaient une disposition analogue : antichambre servant de salle du couvert, salle de billard, salon de compagnie, chambre à coucher de la Reine, avec une alcôve profonde entre quatre grosses colonnes ; cabinet de toilette, cabinet d'archives. Dans un couloir, une pièce à demi-obscur servait au roi d'atelier de serrurerie. Les dames de la Reine et les gens de service remplissaient les entresols et les étages supérieurs jusqu'aux combles.

Le séjour des Tuileries n'était pas délicieux. Les corridors qui faisaient communiquer entre eux les appartements étaient obscurs, et ils étaient constamment empuantis par des lampes allumées. L'odeur des cabinets de garde-robes, où l'on tenait les « chaises de commodité », y ajoutait son infection. A ces inconvénients, qu'un petit bourgeois de notre temps ne supporterait pas dans le plus modeste logement, nos ancêtres n'étaient pas très sensibles. Cependant Marie-Antoinette, qui avait le goût de la propreté et se baignait tous les matins dans la baignoire-sabot, roulée à cet effet dans sa chambre, devait en souffrir beaucoup. Et l'indiscrétion des badauds ! Quelle épreuve ! Sous les fenêtres de

la Reine, des gens de toute sorte s'assemblaient, la réclamant et l'interpellant quand elle paraissait. Ils agissaient ainsi sans malice et la Reine s'y prêtait parfois de bonne grâce, comme le jour qu'elle distribua les rubans de son chapeau à des poissardes.

Ce séjour dura deux ans et demi et, pendant ces années, l'ouragan révolutionnaire souffle si fort sur les Tuileries qu'il manque de les emporter avec leurs hôtes royaux — on n'ose plus dire « leurs maîtres ». La Cour, bien réduite, conserve son cérémonial : l'étiquette résiste à l'assaut de la Fraternité égalitaire. Un soir de juin 1791, trois dames, simplement vêtues, un gros homme portant chapeau de laquais, deux petites filles (dont la plus petite est un garçon déguisé) s'échappent des Tuileries, malgré les gardes et les sentinelles. C'est la Reine, Madame Elisabeth, Madame de Tourzel, le roi et les deux Enfants de France. Une berline les attend. Ils veulent aller à Montmédy. Ils n'iront qu'à Varennes, et rentreront aux Tuileries, sous le pesant silence d'une foule immense, silence plus menaçant que des huées. Un an plus tard, exactement, 20 juin 1792, l'émeute conduite par les Marseillais, envahira le château. Louis XVI boira le gros vin qu'un forcené lui offrira, et coiffera le bonnet rouge. Complaisances qui ne sauveront pas le monarque et la monarchie. Le 10 août, la foule des faubourgs reviendra. Le canon tirera contre le château, bientôt forcé par le peuple. Le roi et sa famille se réfugieront au Manège, tandis que les braves Suisses, fidèles à leur serment, défendront les Tuileries jusqu'à la mort.

Maintenant Louis XVI — on dira bientôt Louis

Capet — est au Temple. A qui ce château sac-cagé, pillé, sali, où le vin des celliers a coulé, mêlé au sang noirci des morts, où les meubles qui subsistent, les objets précieux, la bibliothèque, les voitures, le linge, les vêtements même des souverains déchus sont mis à l'encan ? L'Assemblée Législative s'est dissoute. Les Tuileries nettoyées, aménagées par l'architecte Gisors, vont recevoir la troisième Assemblée nationale : la Convention.

\*  
\*\*

Le citoyen qui désirait, en l'an II de la République, assister à une séance de la grande assemblée, devait traverser la cour d'honneur dont les murs étaient remplacés par des grilles prises au château de Rambouillet. Il pouvait admirer sur les trois pavillons, les devises nouvelles : *Unité, Liberté, Egalité*. Le pavillon de l'Unité, ci-devant de l'Horloge, portait sur son dôme à quatre pans, un gigantesque bonnet de serge écarlate, monté sur une carcasse de fer, et un long oriflamme tricolore. On pénétrait dans le vestibule de ce pavillon par une porte toute neuve, ornée de têtes de lions, remplaçant la porte défoncée le 10 août. Le vestibule était encombré de boutiques : mercier, limonadier, écrivain public, marchands de tabac et de journaux. Par le grand escalier témoin du massacre des Suisses, on arrivait au vaste palier de l'ancienne chapelle, séparée par une baie d'un petit salon ; puis au-delà de ce salon, une salle à quatre fenêtres, appelée Salle de la Liberté, parce qu'il y avait, au centre, une statue de la déesse, statue à bon marché où la peinture du socle imitait le por-

phyre, où les ornements imitaient le bronze, où le corps en plâtre, habillé de draperies en toile, était passé au brun vert pour imiter le bronze antique. Une arcade cintrée reposant sur les colonnes doriques, donnait accès à un second vestibule précédant la Salle des Séances. L'amphithéâtre des députés élevait, sur la gauche, dix rangs de gradins. En face, une estrade supportait le bureau du président, la tribune des orateurs, les tables des secrétaires. Cette construction et les quatre rampes d'accès étaient mises en couleur vert antique et jaune antique. Sur les deux parties latérales de la salle, étaient les tribunes du public et les loges des journalistes, pouvant recevoir 1.400 personnes. Toute la salle était peinte en marbre jaune et porphyre, ornée de draperies vertes rehaussées de rouge et de fausses statues en trompe-l'œil représentant les grands hommes de l'antiquité. « Tout est en plâtre, toile, papier, peinture, écrit le journaliste Dulaure et il n'y a presque rien en réalité ; il faudra pourtant à la République une salle pour ses représentants qui soit solide et durable. »

Le fauteuil du président, dessiné par David, était recouvert de soie véritable. Au-dessus de la tribune, des drapeaux autrichiens et prussiens formaient un trophée. De chaque côté, il y avait un cadre : ici le texte de la Constitution ; là, la *Déclaration des Droits de l'Homme*. La barre qui avait un accès particulier, se trouvait en face de la tribune présidentielle.

Cette salle, si elle existait encore, qui pourrait la visiter sans un frisson d'angoisse rétrospective ! Edifiée dans un théâtre — celui des Machines —

elle a été la scène et le décor d'une tragédie en plusieurs actes, la plus grande de notre histoire. Atroce, certes, et quelquefois si pathétique, qu'elle atteignit au sublime. Dans ce cadre mesquin de faux marbre et de faux bronze, les partis se sont affrontés ; Girondins contre Montagnards, Dantonistes contre Hébertistes ; la formidable voix de Danton a retenti couvrant l'aigre fausset de Robespierre, les huées des tricoteuses et des manifestants à quarante sous. Derrière chaque siège se tenait la mort dont le nom revenant sans cesse dans tous les discours, rappelait aux députés soi-disant libres, l'invisible présence. Dans la rue St-Honoré, défilaient les charrettes des condamnés. Au bout du jardin sur la place ci-devant Louis XV la guillotine levait ses bras rouges, et dans le Pavillon de l'Egalité (ex-pavillon de Flore) travaillait jour et nuit le pourvoyeur de l'échafaud, le Comité du Salut public.

Les bureaux de ce Comité redoutable occupaient, au rez-de-chaussée, les anciens appartements de Marie-Antoinette, au premier étage, ceux de Louis XVI. On y accédait par l'escalier de la Reine. Un des membres du Comité y demeurait toujours en permanence. Un clerc de notaire, Philippe Morice, employé dans les bureaux, a laissé une curieuse description des locaux et de leurs habitants pendant la Terreur. Il grattait du papier dans la chambre de Louis XVI. Le trou dans la boiserie où n'était plus l'armoire de fer lui servait de vestiaire. Chaque employé — certains presque illettrés — possédait « un bonnet de laine rouge fixé par un clou ou une épingle à l'endroit le plus en évidence de son serre-papier. » La salle de réunion du Comité était au rez-de-chaussée défen-

due par plusieurs corps de garde et magnifiquement décorée de tapis des Gobelins.

Ce fut au bas de l'escalier du Comité que des canonniers apportèrent sur un brancard, Robespierre, en habit bleu de ciel, blessé à la mâchoire et quasi mourant, le 9 Thermidor. Suivaient Saint-Just et Le Bas, les mains liées. Il leur fut permis de s'asseoir dans la salle d'attente, et Robespierre y fut étendu sur une table, la tête appuyée contre une boîte de sapin. Avec un étui à pistolet en peau blanche, il essuyait le sang qui coulait de sa bouche et ne gémissait pas. Placé dans un fauteuil, la tête mal bandée d'une serviette, il fut emporté à la Conciergerie, avec ses compagnons promis comme lui au supplice.

\*  
\*\*

Cinq ans et demi plus tard, tous les emblèmes révolutionnaires avaient disparu des Tuileries. Plus de bonnet gigantesque sur le dôme ; plus de haches, de triangles, de glaives barbouillés sur les murs. Bonaparte, Premier Consul, avait dit aux architectes chargés de restaurer le palais : « *Faites-moi disparaître ces saloperies* » (*sic*). Le 19 février 1800 (10 pluviôse), an VIII) un cortège pénétra dans la cour d'honneur. C'étaient d'abord les membres des grandes assemblées, le Conseil d'Etat, en fiacres — faute de voitures — les numéros étant couverts de papier assorti aux panneaux. Puis, dans la voiture à six chevaux blancs offerte après Campo-Formio par l'empereur d'Autriche, les trois Consuls. Une foule énorme remplissait le Carrousel où les plus belles troupes étaient massées. Joséphine contemplait ce spectacle, du même

balcon où s'était appuyée Marie-Antoinette. Bonaparte quitta sa voiture, monta à cheval, passa les troupes en revue et entra dans ce château, désormais résidence consulaire, mais pour lui seul, ses deux collègues demeurant au Luxembourg. Le soir, il dit à sa femme : « Allons, petite créole, venez vous coucher dans le lit de vos maîtres. » La superstitieuse créole tremblait. Elle pensait à la reine qui avait son dernier lit dans le cimetière des guillotins.

Bonaparte, lui aussi, pensait aux malheureux souverains dont il occupait la place. Il se rappelait le 10 août. Alors petit lieutenant perdu dans la foule, écœuré par la bêtise et la férocité de l'émeute, irrité par la faiblesse du roi qui ne faisait pas son métier de roi, il avait qualifié Louis XVI d'un mot très cru, en dialecte corse. Maintenant, il disait « Ce n'est pas tout que de loger aux Tuileries : il faut y rester. » Et il entendait bien y rester. Quelques jours plus tard, Roederer, reçu dans les appartements remeublés dans un style sévère à la romaine, considérant les sombres tapisseries et l'obscurité des pièces sans jour, dit au général : « Ceci est triste. — Oui, répondit Bonaparte, comme la grandeur. »

Joséphine n'aimait pas la grandeur et ne supportait pas la tristesse. Elle égaya tant qu'elle put les appartements du rez-de-chaussée — ceux de Marie-Antoinette — qu'elle s'était réservés : Le « salon de famille », fut tendu de quinze-seize jaune avec le meuble d'acajou et gourgourand. Point d'or. Joséphine avait préféré la fraîcheur et la simplicité à la lourde richesse. Le Consul habitait au premier étage. L'ancienne

chambre de Madame Royale était devenue un salon ; la chambre du Dauphin, le cabinet du Consul, où personne n'était admis lorsqu'il travaillait, assis au bureau en forme de violon, qu'il avait dessiné lui-même. Mobilier très simple : des bibliothèques, des consoles, des casiers. La chambre de Louis XVI était muée en cabinet topographique.

L'étiquette ressuscitait à la petite cour consulaire. Il y eut un gouverneur et quatre préfets du palais, une maison militaire et des « dames pour accompagner » Madame Bonaparte. Celle-ci tenait très bien son personnage. Elle accueillait à des soirées intimes, avec un air de gracieux contentement, des personnes de la société défunte et de la société nouvelle, qu'elle avait mission de rapprocher, et aussi de graves membres de l'Institut. A dix heures, elle posait sa tapisserie, congédiait ses hôtes et rejoignait son mari, qu'elle avait à peine vu depuis le matin. Dans la journée elle faisait ou recevait des visites, choisissait des robes et des colifichets, et quelquefois jouait de la harpe — toujours le même air, le seul qu'elle eût appris, car elle n'était ni lettrée ni artiste et sans la conversation et les toilettes, elle fût morte d'ennui.

Autour des Tuileries, le quartier se transformait. La rue de Rivoli, conçue sur le modèle des rues italiennes avec ses longues arcades, commençait de s'étendre sur la « carrière » du Manège, sur les jardins détruits des Jacobins et des Feuillants. Les Ecuries, les bicoques qui déshonoraient la cour d'honneur étaient démolies, mais le chaos de ruelles, d'hôtels et de jardins, entre le Carrousel et le Louvre, subsistait.

Ce fut là, dans la petite rue Saint-Nicaise, au sortir de la cour des Tuileries, qu'explosa la fameuse machine infernale destinée à tuer Bonaparte et toute sa suite.

En 1804 « Rome remplaça Sparte » et Bonaparte fut proclamé Napoléon, empereur des Français. Le pape Pie VII, vint en personne sacrer l'Empereur et l'Impératrice.

Il habita le Pavillon de Flore. On le voyait à sa fenêtre, malgré la neige et le vent, répondre aux appels et aux prières du peuple qui lui demandait sa bénédiction. La veille du sacre, dans la chapelle des Tuileries, le cardinal Fesch officiant, le Saint-Père en grand secret fit le mariage religieux de Napoléon et de Joséphine qui, ayant passé par la mairie en 1798, avaient négligé de passer par l'église.

Fêtes du sacre, splendeur des carrosses dorés, de la cathédrale étincelante, du manteau pourpre semé d'abeilles, de la couronne de Charlemagne sur le front du nouveau César. Fêtes des armées qui rentrent, chargées de victoires. La gloire impériale efface, dans son rayonnement, les tragiques fantômes qui hantent encore les Tuileries. 1810. Joséphine en larmes descend du trône où l'amour — le souvenir de l'amour — l'a placée. Elle quitte pour la Malmaison ces appartements où va entrer l'Autrichienne Marie-Louise, nièce de l'Autrichienne Marie-Antoinette. La nouvelle venue est une lourde jeune femme rose et blonde, un peu camarde, très sottte, point méchante, et fidèle à celui qui la tient pourvu qu'il la tienne serré. L'Empereur s'en est épris sans la connaître.

Il aime en elle un symbole, et ce qu'il croit le

gage certain de la paix européenne. Instruit par l'exemple de Marie-Antoinette, l'imprudente, et par le souvenir de Joséphine qui l'a trompé dès le début de leur mariage, il exige que la femme de César soit insoupçonnable. Son appartement des Tuileries sera pour la jeune Impératrice un harem fermé où ne pénétrera aucun homme du dehors, où la sultane, gardée par des « femmes rouges », ne sera jamais sans une dame d'honneur, espionne respectueuse.

Cet appartement, c'est toujours celui du rez-de-chaussée, celui de Marie-Antoinette et de Joséphine, et c'est dans la chambre de ces deux malheureuses souveraines que Marie-Louise met au monde le Roi de Rome, enfant prédestiné. C'est la première fois qu'un héritier du trône naît dans ces vieilles Tuileries. Pour fêter cette naissance, un gala est donné dans la salle de spectacle, que l'Empereur, transporté d'orgueil et de joie, traverse « presque en courant, si bien que l'Impératrice et le cortège doivent hâter le pas pour le suivre. »

Le Conseil d'Etat déluge pour céder la place au Roi de Rome. L'appartement du prince est au rez-de-chaussée, côté Carrousel. C'est celui qu'habita Mme Elisabeth et la porte qui ouvre sur la cour, c'est celle que passa, le soir du départ pour Varennes, le petit Dauphin, habillé en fille. Sur la terrasse du jardin — partie réservée — le public admire l'enfant impérial promené par sa nourrice et sa gouvernante, Mme de Montesquiou. Il est aussi beau, aussi blond qu'était le petit Dauphin. Ne sont-ils pas cousins au second degré? L'innocent « usurpateur » joue comme jouait l'héritier légitime, et les Parisiens

qui l'applaudissaient sont les mêmes qui ont vu l'arrivée de Versailles et le retour de Varennes et le Dauphin aux grands yeux effrayés regardant les sujets de son papa à travers la forêt des piques. L'histoire va-t-elle se recommencer? Y a-t-il une fatalité attachée à ces Tuileries que hante, dit-on, un fantôme : le Petit Homme rouge?

Le 19 décembre 1812, Napoléon, revenant de Russie, après quatorze jours de voyage en traîneau avec Caulaincourt, arrive aux Tuileries sans être attendu et réveille l'Impératrice. Le 23 janvier 1814 une messe est célébrée dans la salle des Maréchaux. Le Roi de Rome y assiste entre son père et sa mère. L'Empereur, prêt à partir pour défendre les frontières, confie sa femme et son fils à la garde nationale.

Le 29 mars, l'Impératrice régente abandonne les Tuileries sur le conseil des frères de l'Empereur. Le petit roi de Rome, âgé de quatre ans, se débat contre sa gouvernante, s'accroche aux portes en criant : « Je ne veux pas sortir de chez moi. Je ne veux pas aller à Rambouillet. C'est un vilain château ». On l'emporte — et ni lui ni sa mère, ne reverront jamais les Tuileries.

\*  
\*\*

Celui qui rentre dans ce palais où les fantômes exorcisés par la gloire de l'Empereur, l'accablent de leur présence silencieuse, c'est un gros homme podagre, poudré à l'ancienne mode, qui a peu de cœur et beaucoup d'esprit : comte de Provence, puis dans l'exil comte de Lille aujourd'hui Louis XVIII roi de France par la grâce

des Alliés. Avec lui rentrent Monsieur, comte d'Artois, les ducs d'Angoulême et de Berry, et la seule personne de la famille qui soit connue des Parisiens et qui excite quelque intérêt : Madame Royale, duchesse d'Angoulême, l' « Orpheline du Temple ».

La belle société parisienne acclame le gros roi sans prestige physique et la princesse roide et glacée dans son émotion, mais les vieux soldats grondent tout bas et le Faubourg Saint-Antoine se montre plus français que le Faubourg Saint-Germain.

Comme Bonaparte avait fait enlever le bonnet phrygien du dôme, Louis XVIII fit enlever le drapeau tricolore. Les aigles, les abeilles, les N disparurent... Ce ne fut pas pour très longtemps. En mars 1815, Napoléon débarqua en Provence. L'armée envoyée contre lui passa de son côté. Louis XVIII, son frère, ses neveux, sa nièce, reprirent la route de la Belgique.

Le comte Lavallette raconte, dans ses *Mémoires*, que les deux belles-sœurs de l'Empereur, Hortense et Julie, l'attendaient dans les appartements. Leurs dames de service et celles de l'Impératrice vinrent se joindre à elles. Partout, les fleurs de lys avaient chassé les abeilles. Cependant en examinant l'immense tapis qui couvrait la salle du Trône, une des dames s'aperçut qu'une des fleurs de lys semblait détachée. Elle l'enleva et l'abeille parut. Toutes ces dames se mirent à l'ouvrage et, en moins d'une demi-heure, le tapis redevint impérial. A neuf heures du soir, un cri formidable, un cri à fendre les voûtes se fit entendre. C'était celui des officiers en demi-solde, pressés, étouffés dans le vesti-

bule, remplissant l'escalier jusqu'au comble. « L'empereur vêtu de sa redingote grise parut. » Je m'avançai vers lui, dit Lavallette, et le duc de Vicence me cria : « Au nom de Dieu, placez-vous devant lui pour qu'il puisse avancer. Il commença de monter l'escalier. Je le précédais, en avançant à reculons, à une marche de distance, le contemplant avec une émotion profonde, les yeux baignés de larmes et répétant dans mon délire : « Quoi, c'est vous! C'est vous! C'est enfin vous! » Pour lui, il montait lentement les yeux fermés, les mains étendues en avant, comme un aveugle, n'exprimant son bonheur que par un sourire. »

Et cette illusion d'une restauration impériale dura trois mois.

\*  
\*\*

Second retour de Louis XVIII. Aux Tuileries, l'étiquette reprit ses droits anciens, l'étiquette de la vieille cour, et Madame, duchesse d'Angoulême regretta de ne pouvoir imposer aux dames le port des volumineux paniers. Mme de Boigne a laissé une description effarante des réceptions où les invitées se rendaient coiffées de plumes et de barbes de dentelle, parées d'une lourde mantille et d'une sorte de plastron plissé. On arrivait par l'immense salle des Maréchaux qui tenait tout le premier étage du Pavillon de l'Horloge. Les duchesses seules, après avoir traversé le salon bleu et le salon de la Paix, à peine éclairés, entraient dans la salle du Trône brillamment illuminée. Le roi, d'un pas alourdi par la goutte, traînant ses jambes monstrueusement grosses, toujours guêtrées de velours noir, faisait le tour de son « cercle », disait un mot à

chacune des dames et se retirait. Les dames repartaient alors en procession pour recommencer la même cérémonie chez Madame, puis au Pavillon de Flore, chez le duc d'Angoulême, puis au Pavillon de Marsan, chez Monsieur et chez le duc de Berry. Après quoi l'on sortait dans la cour où l'on ne retrouvait pas ses gens, et où de pauvres femmes parées couraient après leur voiture jusqu'au milieu de la place.

Les soirées ordinaires étaient mornes. Le Roi dans son fauteuil roulant, quelquefois en humeur de parler, citait des vers latins. Madame et ses dames de service travaillaient à l'aiguille, près d'une table ronde, à la lumière d'une lampe Carcel, et quelquefois comme saisi de pitié pour ses commensaux, Louis XVIII leur murmurait en confidence : « Si j'étais vous, je m'en irais ».

Il n'avait de vrai plaisir que dans la société de ses favoris successifs : Madame du Cayla, ou Decazes. Sa nièce était trop austère et trop pieuse, son neveu le duc d'Angoulême trop médiocre, son frère Charles trop converti pour le goût de Louis XVIII demeuré un homme du XVIII<sup>e</sup> siècle et voltairien en dedans. Le seul de la famille qui fût bien vivant et bon vivant, c'était le duc de Berry. Ce prince, âgé de 38 ans, avait des liaisons connues, la plus sérieuse avec une belle Anglaise qui lui avait donné deux filles. On jugea qu'il était temps de le marier et il épousa une princesse de Naples, Marie-Caroline, beaucoup plus jeune que lui. Le couple devait habiter l'Elysée. La jeune princesse ne put donc animer beaucoup les Tuileries où selon l'expression du duc de Berry, on s'amusait « moult tristement ». Après l'assassinat de son mari par Louvel, le

13 février 1820, la duchesse reprit au château l'appartement que le prince avait conservé au Pavillon de Marsan. C'est là que le duc de Bordeaux, l'« *Enfant du Miracle* » vint au monde le 29 septembre.

Un « *visionnaire* » avait dit à Louis XVIII, pendant l'émigration, « *qu'il rentrerait aux Tuileries, mais qu'il n'y mourrait pas* ». Le sceptique monarque avait-il une crainte secrète de cette prophétie? Il ne quittait presque jamais le château, sauf quand l'excès de la saleté obligeait à un vaste nettoyage. Le palais était habité par huit cents personnes, peu soigneuses. Il y avait des cuisines à tous les étages et le manque absolu de caves et d'égouts rendait l'atmosphère tellement pestilentielle qu'on était presque asphyxié en montant l'escalier du pavillon de Flore et en traversant les corridors du second. Le roi s'accommodait de ces inconvénients. Il se cramponnait au lieu « *où il ne devait pas mourir*. » Mais il déclinaient visiblement, sa tête penchait sur son estomac et ses guêtres avaient doublé de circonférence.

Il mourut le 16 septembre 1824. Ses funérailles à Saint-Denis, le sacre de son successeur Charles X, à Reims, furent les dernières cérémonies accomplies selon l'antique rituel des rois de France.

Charles X voulut vivre à la bourgeoise parce qu'il souhaitait devenir populaire à la façon de son cousin, le duc d'Orléans dont la belle et nombreuse famille et le bonheur domestique plaisaient au peuple de Paris. La famille du Roi était moins aimable. La seule personne qui aurait eu quelque chance d'intéresser le

public, c'était la jeune veuve, duchesse de Berry, mais la jeune veuve passait pour très consolable. Elle avait de sa tante Marie-Antoinette l'horreur de la contrainte et l'étourderie imprudente, sans la grâce et la beauté. Cette princesse aux yeux inégaux, blonde et fraîche, habillée avec un goût exécrable, se tenait fort mal et pouffait de rire au nez des gens. Ignorante à tel point qu'elle savait tout juste lire et écrire, elle n'était pas sotte et elle avait un courage viril. Qu'offraient les sombres Tuileries à sa jeunesse avide? Les tristes assemblées présidées par la duchesse d'Angoulême, ces soirées mesquines où l'on distribuait d'excellents rafraîchissements dans des verres de cabaret et des soucoupes de faïence portés sur des plateaux de tôle. La duchesse de Berry savait mieux se divertir. Elle donna des bals costumés genre « historique », du plus pur style troubadour, et elle y parut en Marie Stuart corsetée d'hermine et transpirant à tel point que ses frisures s'aplatirent et qu'elle eut l'air d'un chien noyé plutôt que d'une reine d'Ecosse ; cela ne l'empêcha pas de sauter comme une pensionnaire. On trouva que le choix du personnage représenté n'était pas heureux. Figurer dans les Tuileries et devant la fille de Marie-Antoinette une reine détrônée et décapitée, cela devait blesser la Dauphine. La duchesse n'y avait pas pensé. Avec tous ses défauts, elle avait des qualités réelles de bonté, de courage. Quand la révolution de 1830 éclata, elle était à Saint-Cloud. « Quel malheur d'être femme », s'écria-t-elle et elle courut s'habiller en homme et se garnir d'énormes pistolets. Charles X et le duc de Maillé en restèrent pantois ; s'ils ne l'eussent retenue, la

princesse fut montée à cheval pour rallier les troupes fidèles.

Trop tard. Les troupes lâchaient pied ou passaient à l'insurrection. Sur les barricades, les élèves de l'Ecole Polytechnique commandaient la manœuvre aux ouvriers qui les appelaient familièrement « mon petit général ». Chaque passant apportait sa pierre. Ces insurgés de Juillet, au témoignage des contemporains ne ressemblaient pas à ceux du 10 août 1792. Ni grossiers, ni féroces, ils ne firent pas de dégâts inutiles et de cruautés superflues. Mme de Boigne rapporte qu'elle vit près des grilles fermées des Tuileries une haute barricade composée des chaises du jardin. Des dames s'étaient emparées de quelques sièges, et là, bien mises, bien parées, elles étaient tranquillement assises, à l'ombre de leurs ombrelles et de la barricade comme elles l'auraient été sous les arbres. Tout le monde criait : « Vive la Charte ! » Cependant des colonnes de manifestants armés arrivant de la rive gauche, par la rue du Bac, attaquaient le Louvre et dressaient une barricade sur le Pont Royal. On tirait des fenêtres du Pavillon de Flore. Soudain le jardin s'emplit de fuyards. Des soldats sautaient par les fenêtres du rez-de-chaussée et couraient vers le pont tournant. Des meubles tombaient des croisées. Le Palais était envahi encore une fois et le drapeau tricolore ressuscité flottait sur le dôme de l'Horloge.

\*  
\*\*

La révolution de Juillet était allée chercher dans son château de Neuilly Louis-Philippe duc d'Orléans, fils de Philippe-Egalité, le régicide.

Il devint roi des Français, ce qui n'est pas exactement la même chose que « roi de France », et il quitta le Palais-Royal pour s'installer aux Tuileries.

Il ne gagnait pas au change, car il fut beaucoup moins bien.

Le duc de Chartres, fils aîné du roi, qui prenait désormais le titre de duc d'Orléans, remplaça la duchesse de Berry au pavillon de Marsan dont les étages supérieurs furent attribués à ses frères Nemours et Montpensier. Madame Adélaïde, sœur du roi, eut l'appartement du roi de Rome « Je suis campée, non logée », soupirait-elle. Le Roi et la Reine eurent celui qu'avaient successivement occupé Marie-Antoinette, Joséphine, Marie-Louise, puis (en partie seulement) la duchesse d'Angoulême. « Voyez, disait le Roi, combien malgré tant de lumières, ces pièces sont obscures et tristes ! J'ai fait un grand sacrifice en venant habiter cet appartement si noir ! » La reine Marie-Amélie ne s'en consolait pas. Pour cette digne femme, nièce de Marie-Antoinette, cousine germaine de l'ex-Impératrice et de la duchesse d'Angoulême, tante du roi de Rome et du duc de Bordeaux, l'étonnante complication de ses sentiments familiaux était pénible. Elle n'avait pas désiré une couronne qui lui semblait bien un peu usurpée. Elle n'avait pas désiré des grandeurs qui étaient la fin de son bonheur d'épouse et de mère. Jamais elle ne parla de l'avènement au trône de son cher mari, sans désigner cet événement par un nom expressif : « la catastrophe ».

Pour atténuer les inconvénients du logis royal, Louis-Philippe fit remanier certaines parties du

Château. Le corps de logis central comprenait le pavillon de l'Horloge et deux galeries de douze arcades ouvertes, au rez-de-chaussée. Au premier étage, ces galeries formaient deux terrasses. Ces arcades furent fermées en laissant des fenêtres sur le jardin. Divisées, elles donnèrent sept pièces en enfilade : cabinet du roi, cabinet des secrétaires, salon, salon des aides de camp, salon des visiteurs, antichambre, aboutissant sous le péristyle. L'escalier qu'avaient défendu les Suisses de Louis XVI et qu'avaient monté tant de fois les députés à la Convention, fut supprimé. Un nouvel escalier tout droit, coupé par trois repos, éclairé par de grands lampadaires dorés, accéda du vestibule nouveau au salon d'attente des grands appartements et à la porte de la Chapelle. Tout le premier étage fut mis à niveau. Deux galeries, celle de la Paix et celle des Travées, permirent de circuler directement du pavillon de Flore au pavillon de Marsan. L'aspect des Tuileries fut modifié. Des bâtiments du xvi<sup>e</sup> et du xvii<sup>e</sup> siècle, il ne resta que les façades. La disparition d'une des terrasses, l'avancement de l'étage à l'aplomb du rez-de-chaussée, déplurent aux Parisiens. Ce qui leur déplut bien davantage, ce fut le fossé creusé dans toute la largeur du jardin. Le roi avait voulu se réserver un coin de jardin à lui. Les Parisiens grognèrent. Ils sont nés frondeurs et badauds, crédules et critiques. Ayant mis Louis-Philippe sur le trône, ils le poussaient à petits coups, pas pour le renverser, pour l'ébranler seulement et lui faire sentir : « Vous n'êtes rien que par nous ». Une partie de la population seulement était acquise au roi, sans réticence : cette bourgeoisie qui croyait se reconnaître en lui.

souveraine et couronnée. Cette bourgeoisie là, très jalouse de l'aristocratie et très avide de s'enrichir, n'eût pas pardonné à Louis-Philippe d'établir entre elle et lui, un grand appareil de luxe et une étiquette rigoureuse. Elle était invitée à des bals que le Faubourg Saint-Germain boudait, à des dîners, à des soirées où la bonne reine faisait elle-même les honneurs. Un soir, en 1837 ou 38, le salon étant plein de députés, les uns ayant dîné au Château, les autres étant venus en visite, ce qu'on eût appelé huit ans plus tôt « faire leur cour », la Reine allait des uns aux autres, parlant à chacun en particulier avec simplicité et bonne grâce. La princesse Marie, debout près de la cheminée, causait avec Mme de Boigne et lui montrant un petit homme à la mine chétive et plébéienne, réfugié entre une console et un fauteuil : « J'examine depuis un quart d'heure, dit-elle, si celui-là échappera à maman ». Au même instant, la Reine se dirigea vers lui, et la princesse de dire : « J'aurais été bien étonnée, si maman ne l'avait pas déniché ! »

La simplicité démocratique de cette cour irritait quelquefois ceux qu'elle aurait dû satisfaire. « Le roi, murmuraient les mécontents, ne fait pas beaucoup de frais pour nous. Le Roi est un pingre. » Les rédacteurs de la *Mode*, journal inféodé à la duchesse de Berry et payé par elle, affirmaient que, sur la place du Carrousel, s'étaient formés des vestiaires « où chacun pouvait louer pour cinquante centimes, un habit à peu près propre et une culotte à faux mollets ». L'exagération est manifeste et aussi la malignité. Cependant, le prince de Joinville raconte qu'il vit un garde national, coiffé d'un tricorne

à plumet et qui avait trop bien dîné, sans doute, battre des entrechats pour séduire un Suisse à hallebarde qu'il voulait absolument prendre pour danseuse !

La famille royale conservait aux Tuileries les habitudes de simplicité que Louis-Philippe devait à son éducation et à sa dure jeunesse d'émigré. Ces habitudes avaient accru son prestige lorsqu'il était le duc d'Orléans, par opposition à l'esprit de l'Ancien Régime ; elles servaient sa politique et répondaient à ses goûts personnels. Roi des bourgeois, bourgeois lui-même, avec un fond de grand seigneur qui paraissait à l'occasion. Plus de cérémonial pour le lever et le coucher. Le Roi quittait à sept heures la chambre conjugale. La Reine était déjà levée et elle avait entendu la messe avec ses filles. Louis-Philippe allumait son feu tout préparé, se rasait, s'habillait, en écoutant le rapport du contrôleur du Château et en donnant ses ordres à l'adjudant de service. A dix heures, il rejoignait sa famille pour le déjeuner. N'étant pas comme feu Louis XVIII, un gourmet, il se contentait d'une assiettée de riz, d'un échaudé et d'un verre d'eau. Il faisait ensuite une longue promenade à pied, coiffé d'un vieux chapeau et muni du célèbre parapluie. A quatre heures, dîner dans la Galerie de Diane. Le roi exigeait que sa femme et ses enfants ne l'attendissent pas. Il arrivait, le repas commencé, s'asseyait, se faisait apporter quatre ou cinq potages qu'il mélangeait dans son assiette, mangeait un peu de viande et de légumes, toujours du macaroni. et par là-dessus un verre de vin d'Espagne. On était loin des soupers à trente plats de Louis XIV !

Le soir, veillée autour de la table ronde. La Reine et les princesses travaillaient à l'aiguille comme des bourgeoises de Balzac. Lampes Carcel, acajou, tentures à franges, le décor est banal. Les figures ne le sont pas, vues dans le recul d'un siècle : elles représentent tellement bien leur temps ! la bonne Reine Marie-Amélie, au long visage maigre et noble, coiffée de coques de cheveux gris et de touffes de dentelle ; Madame Adélaïde, sœur unique et chérie du roi, compagne des années d'exil, confidente et conseillère avisée, point belle, certes, un peu trop masculine, seule femme assise dans un fauteuil, tandis que les autres, et Marie-Amélie elle-même se tiennent droit sur des chaises. En 1831, aucune d'elles n'est mariée. C'est en 1832 que la blonde princesse Louise épousera le roi des Belges. La brune Marie, passionnée pour tous les arts, qui dessine et sculpte, n'a que dix-huit ans. La petite Clémentine, intelligente et jolie, la plus jeune des filles, née en 1817 et qui vivra presque un siècle pour voir son fils Ferdinand sur le trône de Bulgarie est à peine adolescente. Tous les princes sont très jeunes : le duc d'Orléans a vingt et un ans, Nemours dix-sept, Joinville treize, Aumale onze et Montpensier sept. Les trois derniers vont encore au lycée.

Les voici donc autour de leur mère. Le Roi cause avec quelques familiers du château et se plaît beaucoup à conter des histoires de sa jeunesse. Il est encore un fort bel homme, malgré le toupet de cheveux et les joues un peu tombantes. Les caricaturistes déforment sa figure, l'assimilent à une grosse poire, mais à le bien regarder, on retrouve en lui les traits du

Louis XIV de Rigaud. Entre onze heures et minuit, il sort du Salon, après que les enfants se sont retirés. Madame Adélaïde plie son ouvrage et suit son frère dans le cabinet de travail; jusqu'à une heure tardive, elle l'aidera au fastidieux travail de la signature, lui passant les pièces officielles où il apposera ses deux prénoms en grandes lettres bien formées. Pendant ce temps, la Reine, qui est polyglotte, parcourt toutes les gazettes anglaises, allemandes, italiennes, marquant les passages qui peuvent intéresser le roi, et quand il rentre dans la chambre conjugale, il trouve sa femme déshabillée, mais encore debout pour lui indiquer ce qu'il doit lire avant de s'endormir.

Paisible intimité qui fait envie à bien des familles? Non. Entre les époux, entre les parents et les enfants, existe cette tendresse qui est l'élément premier du bonheur. Ils seraient heureux dans ces tristes Tuileries qui ont porté malheur à tous les souverains qu'elles abritèrent, si des menaces de mort ne se renouvelaient pas trop souvent contre le roi. Que d'attentats. Poignard, pistolet, machine infernale, les régicides emploieront toutes les armes, et Louis-Philippe échappera à quinze ou seize tentatives d'assassinats. Il est brave et ne bronche pas devant les risques du métier, mais sa femme et sa sœur tremblent. Jamais de paix pour Marie-Amélie. Les angoisses répétées useront Madame Adélaïde, et c'est le couteau d'Alibaud, qui sans l'avoir touchée, la tuera.

\*  
\*\*

Le plus souvent possible, pour quelques jours ou même pour un seul jour, la famille s'entasse

dans un grand omnibus à douze places, pareil à ceux des transports en commun. Le véhicule démocratique remonte les Champs-Élysées, salué par les passants qui le connaissent bien et l'on est très vite à Neuilly.

Neuilly! L'histoire de ce château est inséparable de l'histoire des Tuileries.

Il ne fut pas construit pour être une résidence royale. M. d'Argenson, ministre de Louis XV, en avait fait un foyer de vie intellectuelle, tant par les milliers de beaux livres qu'il y réunissait que par les amis qu'il y recevait : Fontenelle, Moncrif, Marmontel, Voltaire, le président Hénault, Diderot, toute l'Encyclopédie.

Neuilly était un « Petit Parnasse ». Exilé dans sa terre des Ormes « M. d'Argenson ne revit son cher Neuilly que pour y mourir. Son fils n'était pas bibliophile. Il vendit l'admirable bibliothèque de cent mille volumes au comte d'Artois (ce fut le premier fond de l'Arsenal) et le château, avec le domaine adjacent de Villiers, à un financier, Radix de Sainte-Foy, trésorier général de la Marine.

Ce parvenu avait du goût. S'il n'était pas bibliophile, il était du moins mélomane, amateur de peinture et de belles filles. Nos nouveaux riches du xx<sup>e</sup> siècle n'ont jamais eu l'allure et la qualité de celui-là. Sainte-Foy possédait une énorme fortune, des amis puissants, trente chevaux dans ses écuries, la meilleure cave et les meilleurs cuisiniers du royaume, un train de maison princier et la plus belle maîtresse qu'on pût rêver : Mlle de Saint-Aubin. Il avait logé cette déesse dans un appartement où la chambre à coucher dépassait en richesse celle de la

reine de France : lit de dentelle d'Angleterre surélevé par trois marches couvertes d'hermine, tentures de gourgouran rosé, meuble de précieuse marqueterie. Tout à côté, une minuscule salle à manger « pour deux personnes » et derrière une grille dorée... une étable donnant dans cette salle de bains toute en miroirs, une étable de luxe avec deux vaches ! La chaleur de ces bonnes bêtes était nécessaire, disaient les médecins, à la santé très délicate de la maîtresse du logis.

Sous le règne de Sainte-Foy, Neuilly vit des fêtes musicales et la plus fameuse fut la première audition en France de *l'Iphigénie* de Gluck, chantée par Sophie Arnould, le compositeur lui-même tenant le clavecin. Puis les affaires du financier se gâtèrent. Il perdit sa maîtresse, fut convaincu de malversations par Necker, se démit de sa charge d'intendant des domaines du comte d'Artois et s'en fut, par prudence, faire un tour en Angleterre. On le retrouve en 1791, ministre plénipotentiaire en Allemagne. En 1792, il vend Neuilly à Mme de Montesson.

C'était une femme originale, cette marquise de Montesson. Pas très belle, un peu trop grosse, pleine d'esprit, causeuse charmante et parfaitement vertueuse. Elle était en puissance de mari quand le vieux duc d'Orléans, père du futur « Egalité », s'éprit d'elle. Sans le repousser, elle ne lui permit que les menues faveurs de l'amitié, et devenue veuve, elle l'épousa, morganatiquement bien entendu. Louis XV blâma fort son cousin et refusa de recevoir l'intruse, mais le ménage à demi clandestin fut heureux. Le

duc mourut en 1785. La marquise de Montesson ne jouit pas longtemps de Neuilly. Arrêtée en avril 1794, elle put de sa prison vendre Neuilly à deux négociants, Delanoy et Vanlerberghe, ce dernier en fuite mais représenté par sa femme.

En 1804, Napoléon établit à Neuilly sa sœur Caroline et son beau-frère Murat. Ils ne font qu'y passer. En 1808, Pauline Borghèse les remplace. Cette belle femme, plus belle encore que la Saint-Aubin, rajeunit tout l'intérieur du Château. Elle y met toutes les couleurs du prisme : salon vert, salon bleu, salon chocolat, cabinet orange, chambre bleue, galerie rouge, et le 14 juin 1810, elle inaugure ce kaléidoscope par une grande fête en l'honneur de sa nouvelle belle-sœur, l'Impératrice Marie-Louise. Les jardins illuminés resplendissent, et la célèbre Mme Saqui, dansant sur la corde raide, allume un feu d'artifice qui coûte vingt mille francs. Pauline, Vénus économe pour tout ce qui n'est pas toilette et bijoux, trouverait la note bien salée, mais c'est l'Empereur qui paie. Les réceptions de la princesse Borghèse, ses soirées du jeudi, se font à meilleur marché. Quand Marie-Louise vient la voir, Pauline lui donne... la lanterne magique, amusement puéril qui ravit Sa Majesté. Cette parcimonie s'exerce aussi sur le nombreux personnel du château qui n'est pas nourri. Point de sucriers dans les chambres des invités. La princesse garde, sous clef et pour son propre usage, le pain de sucre qu'elle ne se soucie pas de partager, car cette denrée coloniale est coûteuse.

Pendant les Cent jours, les Alliés campèrent à Neuilly, sans trop l'abîmer. Les dégâts furent plus graves en 1815. Louis XVIII acheta le

domaine, y compris Villiers, pour le duc d'Angoulême qui ne s'en souciait pas beaucoup. En 1816, le Roi échangea Villiers et Neuilly contre les Ecuries de Chartres, propriété du duc d'Orléans.

Louis-Philippe préféra Neuilly à toutes les autres résidences. Trois de ses enfants y naquirent : Joinville, Clémentine et Montpensier. « Je n'écris jamais ce nom sans émotion, dit le prince de Joinville dans ses *Vieux souvenirs*. Que ceux qui n'ont pas vu le Neuilly dont je parle se figurent un vaste château sans prétention, sans architecture, composé presque exclusivement de rez-de-chaussées ajoutés les uns au bout des autres, de plein-pied avec de ravissants jardins. Autour, un parc immense s'étendant des fortifications à la Seine, là où passe aujourd'hui l'avenue Bineau. Dans ce parc des bois, des vergers, des champs, des îles, dont la principale l'île de la Grande Jatte enfermant un bras tout entier de la Seine, et tout cela à un bon quart d'heure de Paris. Si ce beau domaine était un lieu de prédilection pour mon père et ma mère qui l'avaient créé, qui l'embellissaient tous les jours et qui y vivaient à cette époque loin des soucis de la politique, entourés de ces nombreux enfants dont ils étaient si tendrement aimés, il l'était aussi pour nous. Le matin, dès cinq heures, nous galopions dans le parc. Pendant les récréations, les congés du jeudi ou dimanche, la bande d'enfants s'en allait aux champs presque sans surveillance, les aînés initiant les jeunes. On allait faire les foins, grimper aux meules, gauler les noyers... Puis le canotage, les parties de natation que les garçons et les filles,

bons nageurs, faisaient à tour de rôle sur le bras de la Seine. »

Les enfants grandirent. Pour les loger, le château s'agrandit. Aux deux ailes construites par Louis XV, d'autres bâtiments s'ajoutèrent. Le duc d'Orléans, marié en 1837 à la princesse Hélène de Saxe-Wecklembourg habitait la partie dénommée le Château ; Marie, mariée la même année au duc Alexandre de Wurtemberg, avait un pavillon élevé dans le parc ; le duc d'Aumale était à Compiègne ; le prince de Joinville possédait, à titre de résidence d'été, une *Pagode* soi-disant chinoise ; le duc de Nemours résidait dans l'Aile des Princes, à gauche du corps de logis principal, en face de l'aile droite où était le Pavillon de la Reine Adélaïde. Le cabinet de travail du roi se trouvait à l'angle de ce pavillon. Les salons de Louis XV, d'Argenson et de Sainte-Foy avaient gardé leur décoration délicate ; la salle à manger de Louis XVI, peinte d'oiseaux et de fleurs, était intacte. Les appartements avaient été redistribués les appartements de couleur de Pauline Borghèse.

Le 2 janvier 1839, la charmante princesse Marie mourut après quatorze mois de mariage, sans avoir eu un fils de cinq mois. En 1842, ce fut le tour de la couronne, orgueil, amour, espoir des parents, tué dans un stupide accident de voiture. Le Roi et la Reine étaient à Neuilly, les enfants au château d'Eu, la duchesse d'Orléans à Plombières, et le duc d'Orléans était seul aux Tuileries qu'il allait quitter pour Compiègne de Saint-Omer. Le mardi 12 juillet, il devait dîner à Neuilly. Sa mère désirait qu'il revînt le lendemain déjeuner avec elle, le lendemain. Il hésita à s'engager, craignant d'être retenu par des

audiences. La Reine insista. Il consentit : « Puisque vous le voulez absolument chère Majesté... »

Le matin du 13, il partit des Tuileries dans un léger cabriolet à deux chevaux... et il n'arriva jamais à Neuilly. A la jonction de l'avenue de Neuilly et de la route de la Révolte, les chevaux très ardents s'emballèrent. Le prince fut lancé sur le pavé et s'y fractura le crâne. Des passants accourus le transportèrent dans la maison la plus proche, une pauvre petite épicerie. Ce fut là que ses parents et sa tante Adélaïde le retrouvèrent, couché sur deux matelas dans l'arrière-boutique avec, pour chevet, une chaise de paille. Il était déjà dans le coma et mourut sans avoir repris connaissance. Son corps fut placé sur un brancard, et la famille royale, désespérée, le suivit à pied, jusqu'à la chapelle de Neuilly. Marie-Amélie était une femme forte et une fervente chrétienne. Sa foi résista à cette épreuve, mais sa force parut se briser... et sa douleur effraya tous les témoins. Elle vécut désormais comme une blessée, reportant sur son mari et sur les enfants qui lui restaient la passion toujours inquiète d'un cœur qui n'attendait plus de la vie que des peines.

Ces peines ne manquèrent pas. Les attentats se multiplièrent. Après celui de Lecomte à Fontainebleau, en 1846, Madame Adélaïde tomba malade. Le 30 décembre 1847, le Roi perdit cette sœur, cette amie, qui était « l'affection la plus intime de sa vie et l'habitude de tous les jours ». La monarchie lui survécut sept semaines.



Louis-Philippe vieillissait et, comme beaucoup,

de vieillards, il tournait à l'autocrate. Ses fils murmuraient contre une autorité qui les bridait. Les chauvins reprochaient au roi son pacifisme les idéologues socialisants réclamaient le suffrage universel. En février 1848, la troisième révolution explosa, chassant du trône celui qu'une révolution y avait porté.

« C'est un feu de paille. Il s'éteindra de lui-même », avait dit le roi, dans la nuit du 23 au 24 février. Le matin du 24, comme il déjeunait avec sa femme, sa fille Clémentine, la duchesse de Nemours et le duc de Montpensier, il entendit la fusillade. Les deux berlines préparées à tout hasard brûlaient devant les remises. Un des piqueurs était tué. Louis-Philippe passa dans son cabinet. Autour de lui quelques fidèles, Thiers, Bugeaud, Lamoricière, Soult, Piscatory, attendent sa décision. La duchesse d'Orléans est accourue. Elle gémit : « Et Joinville qui n'est pas ici. » S'ils étaient là, Joinville, Nemours, Aumale tous trois loin de Paris, changeraient-ils le destin? Leur frère aîné sans doute, mieux écouté par le roi, eût épargné à la France ce nouvel accès de la maladie révolutionnaire. Livré à lui-même, le vieux roi hésite. Soudain, entre Emile de Girardin, député de Paris. « Abdiquez, Sire, il n'est que temps. » Le duc de Montpensier semble avoir perdu la tête. « Abdiquez, père. Les balles sifflent jusque dans la cour. » La vieille reine, réfugiée dans l'embrasement d'une fenêtre a un cri royal : « Non, mon ami, tu ne feras pas cela. Monte à cheval. L'armée te suivra. » Le roi interroge les maréchaux. Toute défense est-elle impossible? La réponse vient : « Impossible, sire. » Il va vers son bureau, s'installe,

commence d'écrire. Girardin le presse, Montpensier le presse : « Plus vite, Sire! plus vite! Je vous supplie de vous hâter. — J'ai toujours écrit lentement, ce n'est pas le moment de changer mes habitudes. » Il trace de sa belle écriture bien lisible, le texte de l'abdication. A peine a-t-il signé et daté que Girardin lui enlève le papier des mains : « Enfin! nous l'avons. »

Les arbres des Tuileries, réseau noir sur le ciel gris de février, tremblent aux rafales du vent. Les plus vieux étaient déjà dans leur force lorsqu'ils semaient sur le sable des allées leurs feuilles précocement brûlées par le soleil d'août 1792. « Comme elles tombent de bonne heure, cette année! » disait Louis XVI en allant vers le Manège, tandis que derrière lui, l'émeute hurlante assiégeait le palais encore défendu par les Suisses. Depuis, les arbres ont vu partir un empereur, et deux rois. Fatalité des Tuileries. Encore la fusillade! Encore le canon! Encore les sabres et les piques et les drapeaux rouges. Encore cette épilepsie de la ville. Et par le petit perron que descendirent les voyageurs en fuite vers Varennes, encore un roi et une reine qui s'en vont. C'est un vieil homme en houppelande et chapeau à haute forme et une vieille femme droite et fière, aux coques de cheveux blancs sous la capote et le voile. Leurs enfants, leurs petits-enfants, les suivent et aussi quelques serviteurs. Ils longent le grand bassin, descendent l'allée centrale. Sur la place de la Concorde, où fut l'échafaud de Louis XVI, il y a deux voitures venues par le quai. Les deux vieillards inaperçus de la foule montent dans un petit coupé bleu. C'est fini. On ne verra plus de roi et de reine en France.

\*  
\*\*

Les insurgés de février 1848 ne se conduisirent pas comme ceux de juillet 1830. Les témoins de leurs exploits l'avouent : ce qui se passa aux Tuileries ne fut pas beau. La populace y renouvela la bacchanale sanglante du 10 août 1792. Tout fut dévasté, saccagé, brûlé, les portraits lacérés, les statues brisées, les livres mis en tas, allumés dans le cabinet même du roi. Cependant la chambre du duc d'Orléans, demeurée telle qu'au jour de sa mort, fut respectée. Vers le soir, un polytechnicien, Ernest Potel, inquiet pour le château alla prendre dans la chapelle le crucifix de l'autel. « Place! cria-t-il, place! Voici notre Maître à tous ». La foule saoulée de sang et de vin, se réveilla humaine, et, spectacle étonnant! suivit le porteur de croix jusqu'à Saint-Roch, mais elle retourna aux Tuileries et la fête recommença.

Comment sauver les Tuileries? Caussidière, le préfet de police improvisé, averti du danger imminent, s'écria : « Qu'est-ce que ça me f... à moi? Laissez brûler. Il n'y aura plus de repaire à tyran. » Un médecin, le Dr Leroy d'Étiolles, eut l'idée de faire placarder une inscription sur la porte du pavillon de l'Horloge : *Hospice des Invalides civils*. On apporta des lits, du couchage, du linge, des médicaments. On fit venir les sœurs gardes-malades de Bon-Secours et les blessés de l'insurrection furent installés dans les appartements des rois. Guéris, ils y restèrent, et quand la seconde République mitrilla les ouvriers qui l'avaient faite et qui avaient cru à ses mirifiques promesses, une foule armée ayant envahi le Carrousel, les émeutiers de février s'ap-

prêtèrent à défendre les Tuileries contre les émeutiers de Juin!

L'insurrection n'épargna pas Neuilly. Des bandes, la lie du peuple, brisèrent les grilles et envahirent le château. La dévastation fut pire qu'aux Tuileries. Il y avait de vastes caves bien garnies. Après avoir crevé les vitres, les miroirs, les tableaux et les meubles, les pillards crevèrent les tonneaux, si bien que certains, déjà ivres, tombèrent dedans et s'y noyèrent. Le soir, un feu de joie fut allumé dans les salons. L'incendie fut si rapide que dix-neuf des incendiaires furent brûlés. Le château de Villiers s'enflamma la même nuit.

Le domaine de Neuilly fut morcelé en 1852 et mis en vente. La ville s'étendit sur le parc disparu. Du château, plus rien ne reste, aujourd'hui que des dépendances : le pavillon de Wurtemberg, la loge du concierge, le Petit Château, au n° 3 du boulevard de la Saussaye, et l'aile droite construite par Murat, à l'angle de ce boulevard et du boulevard d'Argenson.



Quatre jours après le départ de Louis-Philippe, le fils d'Hortense de Beauharnais et de Louis Bonaparte, ex-roi de Hollande arrivait à Paris. On ne connaissait de lui que ses tentatives d'échauffourées à Boulogne, sa détention au fort de Ham et son évasion. C'était un personnage sans prestige physique, terne, vague, un peu falot et l'on n'était même pas sûr qu'il fût un Bonaparte authentique. Dix mois plus tard, cet aventurier était élu président de la République — une République qui avait déçu tout le pays.

Encore une année, et le Prince-Président était empereur des Français. L'histoire de la France est à la fois un geste épique et un roman à surprises. Depuis la chute de l'Ancien Régime et la fin de l'épopée napoléonienne, les surprises recommençaient tous les quinze ou vingt ans.

Napoléon III quitta l'Elysée présidentiel pour les Tuileries royales et impériales. Installé dans l'appartement de son prédécesseur, il fit sa salle de bains, son cabinet de toilette et sa chambre, dans les mêmes pièces qu'avaient habitées sa grand-mère Joséphine et sa tante par alliance l'Impératrice Marie-Louise. Qu'on fût Bourbon ou Bonaparte, on trouvait aux Tuileries des souvenirs de famille, mais il fallait pour en jouir, n'être pas trop superstitieux.

Quand on doit renouer la chaîne rompue d'une dynastie trop récente, il convient de s'assurer une descendance. Le nouvel empereur voulut se marier. Les princesses des maisons régnantes en Europe, ne se souciaient pas de monter sur un trône dont la solidité semblait incertaine. Napoléon III n'aspira donc pas aux archiduchesses : il choisit une femme assez belle pour faire envie aux souverains de sang royal, Eugénie de Montijo, comtesse de Teba, née à Grenade. Il l'aimait d'amour ; elle l'aimait d'amitié. Leur mariage réveilla, dans les sombres Tuileries, l'écho des magnificences de 1810 : cloches, canons, troupes sous les armes, acclamations de la foule parisienne saluant la belle fiancée que l'Empereur conduisit par la main au balcon. Elle est vêtue de velours blanc et de point d'Angleterre, étincelante de diamants. Le carrosse doré de Napoléon, celui du Sacre, traîné par huit chevaux empana-

chés, conduit les époux à Notre-Dame. Au retour, le carrosse pénètre sous le péristyle de l'Horloge et soudain l'aigle d'or du sommet se détache et se brise sur les dalles. Le même aigle s'était brisé ainsi, le jour des noces de Napoléon et de Marie-Louise.

Le couple impérial feignit de ne pas remarquer cet accident.

L'impératrice habita d'abord l'appartement de Napoléon I<sup>er</sup>, et ce fut dans la chambre du grand empereur, que vint au monde, le 16 mars 1856, le Prince Impérial. C'était la troisième fois que naissait aux Tuileries un héritier du trône, et, pas plus que le roi de Rome et le duc de Bordeaux, le fils de Napoléon III ne devait régner.

Chaque fois que les Tuileries changeaient de maître, les architectes étaient convoqués pour organiser dans ce château disparate des commodités et des agréments presque irréalisables, et chaque fois l'on détruisait un peu plus les vestiges du bâtiment de Philibert de l'Orme. Louis-Philippe avait défait et refait le grand escalier et couvert l'une des terrasses des galeries, en avançant de ce côté-là la façade jusqu'au bord du jardin. Napoléon III fit de même pour l'autre terrasse, ce qui donna de l'espace et permit d'établir les appartements de l'Impératrice tout en restaurant la symétrie entre les deux parties du palais. En 1860, le Pavillon de Flore fut reconstruit dans son style actuel imité du style primitif et la Flore de Carpeaux y déroula ses guirlandes de pierre, Lefuel, succédant à Visconti, construisit du côté de la cour la grande salle des Etats. A l'intérieur du château, un large escalier fit communiquer l'appartement de l'Empereur, au

rez-de-chaussée, avec le nouvel appartement de l'Impératrice au premier étage.

Cet appartement, aux plafonds peints par Chaplin et Dubufe, comprenait une salle pour les huissiers, le salon vert des dames d'honneur, un salon rose, un salon bleu et le cabinet de l'Impératrice, Octave Feuillet, dans une lettre à sa femme, le décrit comme « un pur rêve, un nid de fée, de reine, d'oiseau bleu. Des tableaux, des merveilles d'art, des petits coins, des niches, des retraites, des grottes cachées dans des draperies, derrière des paravents de verdure et de fleurs avec des lampes dans le feuillage... » Osons le dire : ce devait être, selon notre goût d'aujourd'hui, parfaitement affreux.

La belle Impératrice, qui avait du caractère et ne manquait pas d'intelligence, était, tout comme l'Empereur, dénuée du moindre sens artistique. Elle ne concevait que le pastiche et n'aimait dans le mobilier que la complication et le fouillis. Le Louis XVI-Second Empire témoigne d'un effort cruellement efficace pour alourdir le plus gracieux des styles, ajouter les festons aux astragales et les franges aux capitons. Formes pesantes, sculptures surchargées, ors criards, couleurs crues, et des bibelots partout, ce style « Eugénie » laisse encore des traces dans les châteaux de province et les appartements officiels des préfets.

Le cabinet de l'Impératrice était tendu de satin vert tendre et les meubles couverts de damas rouge ; les boiseries étaient d'acajou ; deux tables encadrant le bureau se recouvraient de tapis en reps vert, à bande de tapisserie, brodée par Sa Majesté ! Il y avait des fauteuils capiton-

nés, des vitrines à souvenirs, des statues de bronze clair posées près des colonnes, des paravents de bambou doré où grimpaient un lierre naturel planté dans une jardinière. Une baie sans portes, drapée de violet, ouvrait sur le boulevard où l'on retrouvait les paravents de bambou et de lierre, les statues, les bibelots et les sièges à capitons.

Ordonnée et méthodique, très bonne maîtresse de maison, l'Impératrice ne gâchait rien. Elle créa, dans son appartement, tout le confort que la disposition des pièces en enfilade, desservies par des corridors obscurs, lui permettait. Du plafond de son cabinet de toilette, par une rosace mobile, descendait un monte-charge portant un mannequin d'osier revêtu de tous les habits demandés par la souveraine. Cela épargnait du temps et ménageait les robes étalées sur l'énorme cage de la crinoline. Jugez des dimensions de la rosace ! Le cabinet de toilette cachait une baignoire sous ses vastes lavabos. Une cloison peinte et dorée dissimulait un oratoire. Quant à la chambre à coucher, autrefois celle de Louis XVIII, elle était si lourdement solennelle que l'Impératrice ne s'y plut jamais. Au-delà de ces pièces intimes, trois autres pièces étaient réservées au petit Prince Impérial, qui fut logé plus tard, avec son précepteur, dans le Pavillon de Flore.

Nous avons vu la journée de Louis-Philippe aux Tuileries ; voyons celle de Napoléon III. L'Empereur est éveillé à sept heures par son valet de chambre. Il quitte son lit-bateau en acajou qui a, près du chevet, pour le protéger, le reliquaire d'or de Charlemagne offert à Napoléon 1<sup>er</sup>, en 1804, par le clergé d'Aix-la-Chapelle.

Il fait sa toilette et se rase lui-même, prend son thé, revêt son costume ordinaire, redingote bleu foncé et pantalon gris, reçoit son médecin le Dr Conneau et le trésorier de sa cassette. A huit heures et demie, il traverse une antichambre noire, un étroit petit boudoir d'où l'on accède directement au jardin, et il est dans son cabinet de travail, tendu et drapé de ce vert officiel si affligeant. Sur un des panneaux s'étale un immense plan de Paris, avec le dessin des voies projetées par Haussmann. Il y a aussi une table Louis XV et un grand cartonier Louis XVI pour les dossiers. Bergère à oreillettes, fauteuil rouge à capitons, bureau plat. Deux fenêtres sur le jardin : la dernière banalité, même pour l'époque.

Deux fois par semaine conseil des ministres. Napoléon III déjeune à midi avec l'Impératrice, dans le salon Louis XIV. Quelquefois le petit prince ou les nièces de l'Impératrice sont invités. Après le repas très rapide, l'Empereur fume une cigarette dans le cabinet de sa femme, puis se remet au travail. A trois heures, promenade à cheval ou en phaéton. Tour du lac au Bois de Boulogne, où il arrive qu'on rencontre l'Impératrice. Visite des travaux de Paris. En hiver, si la glace est bien ferme sur le lac, un peu de patinage où Napoléon excelle. Retour, travail, jusqu'au dîner qui se fait en cérémonie avec tous les membres du service d'honneur (on est très souvent treize à table). La porcelaine est de Sèvres, mais — qui le croirait? — l'argenterie est en ruolz! La cuisine n'est pas de premier ordre, parce que les souverains ne sont pas gourmands. Ils mangeraient n'importe quoi sans y faire attention. Les mânes de Louis XVIII en

frémissent. Après le dîner, si l'on ne va pas au théâtre, on prend le café dans le Salon d'Apollon, ce qui est l'affaire de cinq minutes. On cause, on joue au loto ; à dix heures, thé et tisane de fleur d'orange. L'Empereur redescend travailler dans son cabinet et, vers onze heures et demie il va se coucher.

C'est une vie monotone et celle de l'Impératrice n'est pas plus divertissante. Elle comporte quantité de visites à des fondations de bienfaisance, à des hôpitaux, à des expositions, des promenades en cérémonie, le choix des robes et des chapeaux, les audiences particulières. Et les grands bals splendides qui font flamboyer l'escalier d'honneur et les galeries ne sont pas toujours un amusement.

Les trois ou quatre mille invités à ces grands bals y viennent, les civils en frac, culotte et bas noirs, les militaires toujours nombreux, dans les uniformes moins fastueux que ceux du Premier Empire mais encore brillants de soutaches, de brandebourgs et d'aiguillettes d'or. Les valets de pied poudrés, en habit vert et or, gilet et culotte écarlate, bas de soie, souliers vernis, font la haie dans le vestibule du grand escalier, et sur les marches, pareils à des statues, se tiennent les Cent-gardes, blancs et bleus, en cuirasse étincelante, le dos inondé par la crinière neigeuse du casque. Les invités montent lentement, les crinolines démesurées contraignent les dames à cette prudence dans les mouvements qui imite la majesté. Arrivés au palier, ils remettent leurs billets à des huissiers bleus et ils sont admis dans le salon des Gardes. Les portes de la salle des Maréchaux s'ouvrent plus tard et l'élégante

cohue s'y précipite, dans l'espérance trop souvent déçue d'y conquérir un siège.

Les fauteuils des souverains et les chaises des princes de leur famille sont placés sur une estrade. D'autres estrades doivent recevoir le corps diplomatique, les dames et les hauts fonctionnaires du palais. L'assistance se casera comme elle pourra sur des gradins. Enfin, s'ouvrent les portes du salon du Premier Consul. « L'Empereur! » L'orchestre joue une marche qui retentit dans le silence. Le cortège paraît. Napoléon III, peu majestueux avec son allure courtaude, ses yeux sans flamme, sa forte moustache aux pointes cirées, donne le bras à l'Impératrice. Elle est bien plus « impériale » que lui et pas une souveraine en Europe n'aurait cette allure. La déesse parmi les nymphes. Avec sa petite tête aux traits réguliers — admirable surtout de profil — ses cheveux d'or fauve, toujours simplement disposés en bandeaux qui découvrent le front sous les fleurs de diamant de la couronne, avec son cou long et pur, ses épaules tombantes, très découvertes, sa robe presque toujours blanche, vaste et légère, déployée sur le cercle de la crinoline, l'Impératrice Eugénie semble un beau cygne glissant sur un lac.

Elle s'assied et ne quittera son fauteuil que pour danser le quadrille protocolaire avec les princes et les princesses. A onze heures et demie elle fait le tour des salons, au bras de l'Empereur, distribue ça et là quelques paroles et quelques sourires, puis le cortège reformé disparaît dans la galerie de Diane où le souper est servi pour leurs Majestés et leur suite. La foule des invités trouvera un buffet plutôt modeste dans

la galerie des Travées. Après quoi le bal continuera... pour ceux qui n'ont pas envie de déposer au plus vite leur solennel harnais et de se reposer d'un piétinement interminable car peu de favoris ont eu la chance de s'asseoir.

Ces bals officiels, c'étaient des corvées pour les souverains et pour beaucoup de leurs hôtes. Il y en avait de moins solennels : bals travestis où, sous le masque, tous les danseurs et danseuses se tutoyaient, où l'on vit l'Impératrice en Diane, en Marie-Antoinette, en Dogaresse ; la princesse Mathilde portant le costume d'Anne de Clèves ; la princesse de Metternich en *Nuit*, et la fameuse comtesse de Castiglione vêtue ou plutôt dévêtue en Salammbô. La presse opposante, les salons royalistes tournaient ces fêtes en dérision. Les uns disaient : « Quelles orgies ! » et les autres : « Quels bals de guinguettes ! »

Si l'Empereur et l'Impératrice s'amusaient quelquefois, c'était à Fontainebleau ou à Compiègne. Aux Tuileries, ils étaient en représentation. Et quels rois et reines avant eux s'étaient jamais franchement amusés, en toute gaieté et simplicité de cour, dans ce morne château ? Pas même les enfants de Louis-Philippe. Ils allaient se divertir à Neuilly.

Le génie maléfique des Tuileries s'était-il apaisé ? Le fameux « Petit Homme rouge » qu'une légende faisait rôder dans les salles désertes, lorsqu'un malheur menaçait, avait-il fini sa ronde nocturne ? L'année 1870 apporta le plébiscite en mai, la guerre en juillet, le désastre en septembre. Le 3 de ce mois, une dépêche apprit à l'Impératrice-Régente la capitulation de Sedan et la captivité de l'Empereur. Le 4, la

foule en armes se rassemblait sur la place de la Concorde. La Chambre était envahie. Les manifestants se répandirent dans le jardin et sur le Carrousel. Dans le salon bleu, l'Impératrice en robe noire, frissonnante malgré la chaleur de ce dimanche encore estival, disait adieu à ses dames sanglotantes. Elle ne s'était pas facilement décidée à partir : elle était brave et elle avait le cœur fier. Les ministres, l'ambassadeur d'Autriche, le préfet de police, avaient dû lui arracher son consentement. Elle jeta un voile sur son chapeau, un manteau sur sa robe, et descendit. Les ambassadeurs d'Autriche et d'Italie, l'amiral Jurien de La Gravière, Madame Lebreton, accompagnaient celle qui n'était plus que « l'ex-Impératrice ». Et elle songeait, sans doute à la reine de France qui avait quitté les Tuileries pour la prison du Temple: Marie-Antoinette, « Madame Capet »...

Impossible de sortir par le Carrousel. Impossible par le jardin. L'Impératrice traversa le Louvre par la galerie du bord de l'eau et les salles du Musée. Elle arriva sous la voûte qui fait face à Saint-Germain-l'Auxerrois. Metternich arrêta un fiacre. L'Impératrice et Madame Lebreton y montèrent. On sait la suite, la recherche d'un abri, les portes partout fermées, l'hospitalité trouvée enfin chez le dentiste américain Evans. Le 6 septembre, l'Impératrice s'embarquait à Deauville pour l'Angleterre.

\*  
\*\*

Les Tuileries, pendant le siège de Paris, furent transformées en ambulance. La Commune y mit le 127<sup>e</sup> bataillon fédéré et un gouverneur, Alexis

Dardelle, qui se logea dans le Pavillon de Marsan. Le 22 mai, les troupes de Versailles entrèrent à Paris. Un général insurgé, Bergeret, décida de détruire le Château. Dardelle essaya de résister. Sa tentative fut inutile. Certes, tous les fédérés n'étaient pas d'accord avec l'énergumène et la poignée de fanatiques qui rêvaient de tout faire sauter. Trente hommes versèrent des seaux de pétrole et des bidons de térébenthine sur les parquets et les tentures ; l'autel et l'orgue de la chapelle furent enduits de goudron. Trois barils de poudre placés sous la salle des Maréchaux. La nuit était venue, l'affreuse nuit de guerre civile où des Français s'entre-tuaient à la rouge lueur des incendies.

Dardelle était parti, à cheval, pour ne pas voir... Les gardiens du château et leurs familles fuyaient en hâte. Bergeret et sa bande qui, eux, voulaient voir, étaient montés sur la terrasse du Louvre à distance rassurante.

Maintenant, le palais était vide, longue masse noire dans le noir, découpant vaguement ses dômes sur le ciel étoilé. Soudain les fenêtres rougeoyèrent. Dans un grondement terrible, les flammes bondissaient des parquets aux plafonds, une énorme fumée pourpre enveloppa les toits. On dit que l'horloge du grand pavillon sonna les douze coups de minuit. Presque aussitôt le pavillon sauta, coupoles, toits, statues, colonnades, s'effondrèrent. Du pavillon de Flore au pavillon de Marsan, une immense marée de feu courut en vagues pourpres, en jaillissements d'étincelles.

Les Tuileries étaient mortes. Leur grand cadavre noirci subsista jusqu'à 1884. Des amis du vieux Paris regrettèrent la disparition de cette

ruine, belle, disaient-ils, comme un Piranèse. Mais trop de souvenirs douloureux pour des cœurs français s'attachaient à ces pierres maléfiques. Les pavillons de Flore et de Marsan ont été restaurés. Un jardin charmant dessine l'emplacement du château et du Carrousel à l'Arc de Triomphe, se développe l'admirable perspective qui est la gloire de Paris.



---

---

#### IV. — CHOISY

**M**ADemoiselle de Montpensier — la Grande Mademoiselle — cousine germaine de Louis XIV et la plus riche héritière d'Europe, s'était vantée, en sa jeunesse, de mépriser l'amour, passion indigne, croyait-elle, d'une âme héroïque. On sait comment l'amour se vengea. A quarante ans bien passés, Mademoiselle, qui avait manqué plusieurs mariages avec des rois, empereurs ou princes royaux — seuls partis convenant à sa grandeur — s'éprit d'un gentilhomme, M. de Lauzun, petit gascon rousseau, spirituel et cynique. Avec des ingénuités de pensionnaire et des violences de princesse, elle offrit à ce cadet son cœur resté jeune, sa personne un peu défraîchie et ses grands biens. Ce fut un scandale européen. Louis XIV avait consenti à cette mésalliance ; il se ravisa presque à la veille des noces. Tout Versailles et tout Paris retentirent du désespoir de la vieille fille amoureuse. Résigné en apparence, Lauzun intrigua, irrita Louis XIV et fut envoyé en prison à Pignerol. Mademoiselle inconsolable essaya de charmer sa douleur, et pour s'en divertir un peu elle acheta des terres et construisit des maisons. Le goût de bâtir était commun à toute sa famille. Louis XIV avait créé Versailles. Mademoiselle créa Choisy.

Plus que ses châteaux d'Eu, de Saint-Leu, de Saint-Fargeau, elle aima Choisy, dédié par elle à un absent qu'elle comptait bien y recevoir, quand la grâce du roi lui serait venue. Elle-même a décrit ce domaine. « Toute ma vie j'avais eu envie d'avoir une maison près de Paris... On m'en indiqua une qui était à deux lieues de Paris, à un village nommé Choisy sur le bord de la rivière de Seine... Il n'y avait point de bâtiment. Je l'achetai quarante mille livres. J'y menai Le Nôtre qui dit d'abord qu'il fallait mettre bas tout ce qu'il y avait de bois. On me fit le plan d'une maison qui n'avait qu'un étage. La proposition d'abattre tout ce qu'il y avait de couvert me déplut : j'aime me promener à toutes sortes d'heures. Le Nôtre dit au Roi que j'avais choisi la plus vilaine situation du monde, que l'on n'y voyait la rivière que par une lucarne. Quand j'allai à la Cour, peu de jours après, très entêtée de ma maison, le Roi me questionna beaucoup et me fit grand plaisir. Après m'avoir bien laissée conter, il me dit ce que Le Nôtre lui avait dit. Je le plantai là. Je fis accommoder ma maison à ma mode. Je fis abattre un assez joli corps de logis pour un particulier comme était M. le président Gontier, qui était si mal dans ses affaires que ses créanciers l'obligèrent de vendre cette maison de plaisir. J'employai Gabriel, un fort bon architecte qui suivit fort bien mes intentions. C'est un grand corps de logis avec deux avances aux deux bouts, pour marquer des pavillons tout de pierre de taille, sans aucun ornement ni architecture... Il y a une grande terrasse qui regarde depuis un bout jusqu'à l'autre du jardin... Au-dessous de cette terrasse devant la maison, est un parterre assez

petit, borné par la rivière que l'on voit de l'appartement d'en bas. Comme j'ai pris ma maison pour y aller en été, j'ai pris mes mesures pour que l'on vit la rivière dans le temps qu'elle est la plus basse : de mon lit je la vois et les bateaux qui y passent. A droite et à gauche sont deux petits bois et une grande terrasse qui règne encore d'un bout du jardin à l'autre. Il y a des fontaines autant qu'il en faut. J'y ai fait planter beaucoup d'allées qui viennent fort bien... Il y a à ma maison une belle orangerie, un agréable potager avec trois fontaines, et tout ce qu'il faut pour accompagner la beauté de ma maison qui a de la grandeur bien qu'elle soit petite. »

Mademoiselle décrit l'intérieur : la belle galerie qui n'est pas peinte ; la chapelle peinte par La Fosse ; le cabinet « où toutes les conquêtes du Roi sont en petit », par Van der Meulen, un habile peintre, la salle où l'on mange, décorée de tous les portraits de la famille, chacun de ces portraits ayant son nom écrit au bas, « afin que si quelqu'un avait une ignorance assez crasse pour ne pas les connaître il eût recours à la lettre ! » Les portraits du Roi sont partout. On voit encore des portraits dans la salle de billard. « J'aime cette maison comme mon ouvrage. Je l'ai toute faite. »

Elle l'avait faite pour elle et aussi pour son cher Lauzun. Moyennant une donation qu'elle consentit, du comté d'Eu et de la souveraineté de Dombes au duc du Maine, fils de Louis XIV et de Madame de Montespan, Lauzun fut gracié et remis en liberté. C'était en 1682. Mademoiselle avait cinquante ans et une de ces figures à grand nez, sur un corps puissant, que la maternité

n'embellit pas. La réunion fut moins tendre que la pauvre princesse ne l'avait espéré. Un mariage secret — car le Roi n'en permit jamais d'autre — unit ces deux êtres disparates, l'un tout à son amour, l'autre tout à ses intérêts, à ses regrets, à ses rancunes. Ils furent très malheureux, elle surtout, car elle était encore amoureuse, et lui ne se contraignait en rien. Il trompa Mademoiselle. Elle le sut et s'emporta jusqu'à égratigner l'infidèle. Las d'être battu, à son tour il la battit, et ils se séparèrent pour toujours.

Mademoiselle légua Choisy au Dauphin, fils de Louis XIV. Ce prince ne garda pas le château qu'il échangea contre celui de Meudon à Madame de Louvois. Choisy passa ensuite à la princesse de Conti, puis au duc de La Vallière et enfin à Louis XV qui l'agrandit et l'embellit. Ce fut alors (1739) que le domaine et le village appelés « Choisy-Mademoiselle » prirent le nom de Choisy-le-Roi.

La reine de Choisy, dans les années qui suivirent, ce ne fut pas la bonne Marie Leckzinska (encore qu'elle y vint de temps en temps), ce fut la marquise de Pompadour. L'ombre altière de Mademoiselle dut être offensée, quand sous les arbres qu'elle avait plantés, devant le paysage de prairies et de rivière qu'elle avait tant aimé, Madame de Pompadour, née Poisson, promenait sa jeune beauté, vêtue en jardinière de théâtre. L'appartement de Louis XV communiquait par un escalier dérobé, avec celui de la favorite. Là, point de tableaux de bataille ; point de solennels portraits de famille (où Jeanne-Antoinette Poisson les eût-elle pris?), et si le portrait du Roi était partout, comme au temps de Mademoiselle,

c'était à titre d'amant autant que de souverain. « La finesse de la sculpture, dit l'auteur des *Anecdotes de Perse*, l'or, l'azur, un meuble des mieux entendus et quantité de très belles glaces, avantageusement placées en relevaient la simplicité et lui donnaient un air séduisant qui frappait. L'art s'y était épuisé pour les commodités, le bon goût et la galanterie. » A côté du grand château, le Roi en fit bâtir un autre, tout petit, où il alla très souvent, avec quelques courtisans et sa maîtresse, se délasser du majestueux Versailles. Les « petits voyages » de Choisy excitèrent l'imagination de ceux qui n'y étaient pas invités et des faiseurs de pamphlets. La fameuse table, dite *confidente*, qu'un mécanisme faisait monter et descendre, par une ouverture mobile du parquet de la salle à manger, parut un monument de la dépravation de la Cour. Le Roi et ses convives s'épargnaient la présence des domestiques pour assurer la liberté de leurs orgies ! Il est probable qu'ils s'assuraient seulement l'illusion d'une intimité amicale, fort amusés de se servir eux-mêmes. Les *orgies* de Choisy appartiennent à la légende. « S'il faisait beau, écrit un familier des petits voyages, le prince de Croy, le Roi se promenait avec quelques intimes tandis que la compagnie jouait dans les salons. Ensuite, il travaillait en conseil avec les ministres. Au grand dîner présidé par Madame de Pompadour, la contrainte de l'étiquette était laissée de côté, chacun vivant avec beaucoup de liberté. Mais le souper était le plus considérable, étant le repas du roi. A huit heures et demie tout le monde se rassemblait dans le salon. A neuf heures, l'on soupa à une grande table. Toute la compagnie était fort gaie, et Madame de Pompa-

dour surtout fut très enjouée. Bien qu'elle n'aimât véritablement aucun jeu, elle s'y asseyait pour *polissonner* plutôt que par goût. Le Roi fit deux parties après le souper, car il aimait le gros jeu, les jouant tous fort bien et très vite, et il s'alla coucher vers deux heures. C'est ainsi que se passait la vie de tous les petits châteaux. »

Il advint qu'après un souper, Louis XV, fort sujet aux indigestions, eut un gros accès de fièvre. La Reine, informée de son état, lui fit demander permission de se rendre à Choisy. Le Roi répondit qu'elle serait la bienvenue, qu'elle trouverait au château un bon dîner et à la paroisse les vêpres et le salut. Gourmande et dévote, Marie Leckzinska se mit en route. Hélas ! le Roi était déjà guéri, et la marquise était à la table du souper ! La pauvre reine s'en retourna le soir même, mais son père, le roi Stanislas, alors au château de Bouron, avait ouï dire que son gendre était malade. Il accourut et fut reçu par un convalescent peu ravi de la visite, car il était occupé à jouer aux cartes avec Madame de Pompadour, charmante en costume de chasse.

Un peu plus tard, en novembre 1745, la reine Marie eut sa revanche et, sur le désir même de la marquise, fort attentive à se concilier l'indulgence de l'épouse délaissée, Louis XV invita sa femme à l'un des petits voyages de Choisy. Il lui fit les honneurs du château transformé, de la chambre meublée en satin blanc brodé d'or et de chenille, du cabinet « meublé de velours à parterre ». Au salon, il resta debout et proposa à la Reine de s'asseoir. Pendant le dîner en maigre, il fut même de si bonne humeur que la Reine ne montra aucune volonté d'abrégier sa

visite et parla de bonne grâce à Madame de Pompadour « respectueuse et fort empressée. »

Quand elle eut achevé la construction et la décoration de Crécy et de Bellevue qui lui appartenaient en propre, la marquise y reçut le Roi avec plus de plaisir qu'à Choisy. Cependant les petits voyages continuèrent. Choisy vit plus souvent la famille royale augmentée d'une Dauphine. Ce fut à Choisy que la seconde femme du Dauphin, Marie-Joséphé de Saxe, arrivant d'Allemagne, vit pour la première fois la reine Marie, ses filles et les princesses du sang... et aussi Madame de Pompadour. Le Roi s'occupa des préparatifs du souper « comme un simple bourgeois » et alla, dit-on, jusqu'à la cuisine. Ce souper, particulièrement délicieux, fut servi dans la galerie nouvelle, décorée en blanc et or et brillamment illuminée.

L'après-midi du 29 février 1764, la marquise qui devait cesser d'être maîtresse tout en demeurant favorite, manqua de s'évanouir dans le salon de Choisy. On dut la soutenir jusqu'à sa chambre. Son médecin, le Docteur Quesnay, reconnut une fluxion de poitrine. Le onzième jour, une « fièvre putride » se déclara. Louis XV entoura son amie des soins les plus affectueux. Dès qu'elle parut se rétablir, elle fut transportée à Versailles où elle mourut, le 15 avril, avec le courage tranquille d'un stoïcien.

Louis XVI ne voulut pas entretenir Choisy que la reine Marie-Antoinette n'aimait pas. Il le fit démolir, par mesure d'économie. La mairie actuelle de la ville est construite sur l'emplacement de l'ancien château. Une partie du parc est devenue le Jardin public, et les seuls témoins

subsistants des splendeurs passées, ce sont les deux pavillons des Suisses, séparés par deux sauts de loups, qui gardaient l'entrée de la grande avenue.

---

---

## V. — LE RAINCY, MOUSSEAUX

**V**ERS la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, il y eut un pré-romantisme dans la littérature et dans les arts. Ce fut le temps des fausses ruines, des urnes funéraires, des amants sensibles et des amoureuses larmoyantes, toujours prêtes à s'évanouir. L'anglomanie sévissait. Rousseau avait ouvert, au-delà des jardins de Le Nôtre, des perspectives sur la campagne — la vraie.

Cette double mode, avec toutes ses contradictions, le prétendu naturel et l'artifice évident, produisirent des jardins qui étaient les chefs-d'œuvre du genre, tels ceux que le duc d'Orléans (le futur Egalité) fit dessiner autour de son château du Raincy et de sa « folie » de Mousseaux.

Les Bourbons furent grands bâtisseurs et grands jardiniers. La branche cadette, sur ce point, ne le cédait en rien à la branche aînée. Les Orléans possédaient quantité de châteaux dont certains existent encore. Les trois qui intéressaient Paris par leur situation ont disparu. Bagnolet, acheté par Philippe d'Orléans, fils de Monsieur, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, embelli par lui, quand il fut Régent, et par sa veuve, Bagnolet qui contenait des tableaux précieux et de magnifiques porcelaines, fut démeublé après la mort

de la duchesse d'Orléans, puis vendu, et le parc divisé en lots. L'histoire du Raincy et de Mousseaux est plus curieuse.

Le Raincy venait de Jacques Bortier, intendant des finances et du cardinal de Richelieu. « Il a fait aux Raincys (*sic*) une des plus grandes folies qu'on puisse faire, écrivait Tallemant des Réaux. Il est vrai que le lieu est fort agréable, et que malgré le peu d'eau, le terrain fâcheux pour cela et les terrasses, et toutes les fautes qu'il y a à l'architecture, c'est une maison fort agréable. On dit qu'elle lui coûte plus d'un million. » Le petit roi Louis XIV et la Régente y furent reçus en 1648, magnifiquement. En 1663, le château passa à la princesse Palatine, et après elle, au marquis de Livry. La tradition de luxe et de magnificence persista. Le marquis reçut le Dauphin, qui aimait se reposer à Livry (ce nom s'était substitué au nom du Raincy) les soirs de chasse au loup dans la forêt de Bondy. Le 30 Juin 1688, il y eut en l'honneur de ce prince, une fête de nuit avec la comédie sur un théâtre de verdure. On donna une pièce de Molière et un impromptu où les acteurs costumés en jardiniers chantèrent la gloire du Dauphin et les grâces de Livry. Le 7 juin 1700, le Dauphin revint, pour courre le loup. Il avait amené avec lui son fils, le jeune duc de Bourgogne, et ils soupèrent en musique, violons et hautbois jouant une symphonie de Philidor.

En 1769, le duc d'Orléans acheta Livry qui reprit alors son nom primitif. Le prince ne modifia guère les bâtiments d'un style noble et sévère : un grand corps de logis à trois pavillons, celui du milieu plus élevé que les autres

et arrondi par les extrémités. Des deux côtés de la cour régnaient des arcades à jour qui aboutissaient à deux petits pavillons coiffés de campaniles. On reconnaissait aisément l'ouvrage de Le Vau, architecte des Tuileries sous Louis XIII. Les appartements étaient fastueux. Dans celui du roi, l'on admirait une *pipée*, scène d'oiseaux à figure humaine — tous étaient des portraits — pris à la glu ou attirés dans des pièges par une belle femme, leçon à l'usage des amoureux.

Le duc d'Orléans respecta l'architecture et la vénérable avenue de peupliers qui conduisait de la route et la grille d'honneur, et il refit entièrement les jardins. Des constructions fantastiques s'élevèrent dans l'immense parc : pavillons Renaissance pour les portiers, écuries anglaises, chenil, orangerie, ferme, la « maison de l'Horloge » et les « maisons russes », sortes de chalets à balcons couverts, où logeaient les gardes. En 1788, une de ces maisons russes était louée à un sieur Esse, qui en fit une auberge fort à la mode, où les invités du prince allaient goûter, les jours de chasse, et où se donnaient des rendez-vous galants. L'enseigne portait : *Café restaurant du Raincy dans le goût russe, à 2 lieues 1/2 de Paris par la porte Saint-Martin et Pantin, dans le jardin anglais de Monseigneur le Duc d'Orléans. Ce lieu charmant est tenu par le sieur Esse. On trouve chez lui des provisions de bouche de toute espèce, toutes sortes de vins et servis très proprement. On y parle français et anglais. Les fêtes et dimanches, il y a des bals champêtres.* »

Les clients de M. Esse étaient admis à visiter le parc, car le duc d'Orléans soignait sa répu-

tation de prince philosophe, ennemi des privilèges. Des Parisiens modestes pouvaient admirer les détours, les monticules, les faux rochers, les fausses grottes et la rivière du jardin anglais. Ils pouvaient même apercevoir Monseigneur, qui n'était pas bien beau avec sa figure enflammée et boutonneuse, et quelque'une des maîtresses de Monseigneur, la blonde Mrs Elliott, ou Marie-Perrine-Etiennette Le Marquis, danseuse à l'Opéra. Quelquefois la duchesse était au château et alors le duc n'y était pas. Elle recevait ses amis particuliers. L'envoyé des Etats-Unis, Governor Morris, qu'elle avait pris en affection, et qui était un bel homme sceptique et caustique, très recherché par les dames, malgré sa jambe de bois, a laissé dans son Journal le récit d'une de ces journées au Raincy. « J'arrive à onze heures, mais personne n'est encore visible. Bientôt la duchesse apparaît. Le déjeuner n'est prêt que vers midi. Après déjeuner, nous allons entendre la messe à la chapelle. Dans la tribune, nous avons un évêque, un abbé, la duchesse, ses filles d'honneur et quelques amies... Nous nous amusons des tours joués par M. de Ségur et M. de Cubières avec une chandelle qu'ils mettent dans la poche de diverses personnes, y compris l'évêque, et qu'ils allument quand leur attention est distraite, à la grande joie des spectateurs. Nous rions à gorge déployée, mais la duchesse garde son sérieux le mieux qu'elle peut. Ce doit être un tableau édifiant pour les domestiques, placés en face, et les villageois qui prient en bas. A l'issue de cette cérémonie, nous commençons notre promenade qui est assez longue, malgré la chaleur. Nous prenons des bateaux et les messieurs rament pour les dames,

ce qui est loin de les rafraîchir. Ensuite, nouvelle promenade qui me donne très chaud ; j'ai une véritable fièvre. Je vais au château où je dors un peu en attendant le dîner qui n'a lieu qu'à cinq heures. Nombre d'individus se présentent aux fenêtres et sans doute se font une haute idée de la compagnie qu'ils ne peuvent examiner que de loin. Ah ! s'ils connaissaient le sujet des conversations, leur respect ferait place à un sentiment tout différent. Le comte de Ségur compose l'épithète de Madame de Saint-Simon : il y est question de ses mœurs dissolues, et cela en termes à peine voilés... Après dîner le temps, qui était chaud se refroidit et le feu est très supportable. On fait une nouvelle promenade, mais je refuse d'y prendre part étant complètement à bout de forces. Un peu avant huit heures, retour à Paris. »

Moins somptueux et plus charmant que le Raincy, « folie » et non château princier, Mousseaux était une fantaisie anglo-chinoise, due à la collaboration du duc d'Orléans lui-même et de Carmontelle. L'auteur de *Proverbes spirituels*, et de ces jolis portraits où tous les modèles sont vus de profil, possédait entre tous les talents, celui d'architecte paysagiste. Dans la plaine cultivée en prairies et potagers qui est aujourd'hui le quartier Monceau, Carmontelle créa un pays de féerie parmi les arbres d'essence rare et les beaux vieux chênes respectés. Le visiteur admis à l'intérieur des clôtures pouvait s'y égarer, s'il ne connaissait pas la géographie compliquée des jardins. Allant à l'aventure, il découvrait la Tente tartare, le pont de bois sur le ruisseau, la longue tonnelle de la Vigne italienne, le Cirque d'eau, les deux Pavillons français aux blancs

pilastres rehaussés d'or, la statue antique de Méléagre, le Bosquet du Platane entouré de jardins fleuris. Il découvrait des jeux de bague et des escarpolettes, des minarets, des moulins à vent. Une allée sombre le conduisait dans un bois de cyprès, au sol feutré d'aiguilles, tapissé de lierre et de pervenche. La pierre usée d'une fontaine y versait un filet d'eau. Un tombeau s'élevait en forme de pyramide, et sa porte au linteau de marbre vert était gardée par deux cariatides égyptiennes. Vers la gauche de ce monument, sous un mûrier, un piedestal supportait une grande urne de bronze et plus loin, un troisième tombeau figurait un obélisque. Sous les arbres funéraires, dans le vert crépuscule et les ombres noires, les couples égarés au déclin d'un jour d'été et d'une fête goûtaient la mélancolie romanesque précieuse aux sens blasés de gens trop heureux. Comme les frêles grappes violettes qui foisonnent sur les vieux murs l'idée de la mort, dépouillée d'horreur, fleurissait les tombeaux vides.

On ne joue pas impunément avec cette idée-là, pour aviver la volupté de l'heure. Un temps vint où les familiers du prince, ses belles amies et lui-même, dans leur course au plaisir, buttèrent sur des tombeaux qui n'étaient pas des simulacres, et que la Révolution avait ouverts. Philippe-Egalité fut arrêté au Raincy, et guillotiné le 6 décembre 1793. Le parc de 228 hectares et toutes ses merveilles allèrent à l'abandon. On avait envoyé au Muséum d'Histoire Naturelle les animaux qui habitaient les étables et les ménageries. Un descendant des anciens propriétaires, le marquis Sanguin de Livry, acheta le domaine et osa y donner des fêtes. En 1801, Le Raincy

passa à Carvillon-Destillières qui le revendit au richissime Ouvrard. Napoléon l'acheta en 1812, et la Restauration le rendit aux héritiers du duc d'Orléans, qui construisirent un médiocre château neuf sur les ruines de l'ancien. Napoléon III le confisqua au profit de l'Etat, et l'administration, chargée de la vente du domaine, le mit en vingt lots pour le vendre. Ce fut l'origine de la ville actuelle du Raincy.

Mousseaux vendu et revendu était comme le Raincy, revenu aux princes d'Orléans. Louis-Philippe essaya de sauver les beautés croulantes de ce parc où, tout jeune garçon, il avait herborisé avec Madame de Gènlis ; où certain jour que la pédante dame lui expliquait une page de Ligurée, ils avaient dérangé dans sa recherche un autre herborisant qui était Jean-Jacques Rousseau. En 1852, Mousseaux fut racheté, partie par le banquier Pereire, partie par la ville de Paris qui en fit un jardin public. Quelques vestiges du passé demeurent dans ce très beau parc : la rotonde d'entrée, ancien Pavillon de Chartres, la Naumachie, la grotte artificielle, le pont sur le ruisseau, des fragments de colonnades. Mais combien ces élégances modernes paraissent mesquines, si l'on évoque, par comparaison, la folle fantaisie et les enchantements du vieux Mousseaux !



---

---

## VI. — SAINT-OUEN

**I**L y eut deux châteaux à Saint-Ouen. On a peine à s'imaginer que cette commune de la banlieue industrielle, aujourd'hui d'un seul tenant avec les tristes faubourgs du nord de Paris, ait pu être un vrai village et le lieu de résidence choisi par de grands seigneurs. Saint-Ouen qui tient son nom de Saint-Odéon, évêque de Rouen, mort en 683 dans un manoir dépendant de la terre royale de Clichy, fut acheté en 1300 par Charles de Valois, frère de Philippe le Bel, pour sa femme Catherine de Courtenay. Philippe VI hérita de ce domaine. Le roi Jean lui donna le nom de « La Noble Maison » et il institua, sous ce même nom, un ordre de chevalerie.

Les Chevaliers de la Noble-Maison ou de l'Etoile, au nombre de cinquante, avaient comme insignes une bague ornée d'une étoile dans un cercle d'émail. Dans l'étoile il y avait un cercle d'azur, et dans ce cercle d'azur au soleil d'or. Au chaperon ils portaient une autre étoile d'argent et l'inscription *Monstrant regibus ostraviam*. Les chefs de l'ordre allaient par trois, nombre mystique : trois princes, trois barons, trois chevaliers. Ces dignitaires se plaçaient à une table d'honneur, dans la vaste salle des réunions décorée de cinq cents écussons.

En 1660, M. de la Seiglière de Boisfranc acquit la seigneurie de Saint-Ouen et fit construire un château par Lepeautre. Ce château passa au duc de Gesvre qui le vendit en 1745 à Madame de Pompadour. Saint-Ouen, dans les dernières années de l'Ancien Régime, était devenu à la mode. De très belles maisons de plaisance s'étaient multipliées à côté du château, et l'une de ces maisons, celle du banquier Necker, attirait la société composite, aristocrates, financiers, gens de lettres, continuateurs des Encyclopédistes qui préparaient la « révolution des lumières ». Madame Necker, autrefois jolie, pareille à un bouquet de fleurs sèches qui garderait ses couleurs, presque toujours vêtue de satin ou de velours nacarat, eût été la reine des « Vendredis » de Saint-Ouen, si sa fille, Germaine de Staël, n'eût ébloui toute la belle compagnie par son génie tumultueux et sa fougue oratoire. Cela faisait oublier la chère qui était médiocre, les deux dames n'ayant ni le loisir ni le goût de choisir un bon cuisinier. Après la disgrâce de Necker, la vogue de Saint-Ouen s'accrut, par manière de protestation contre la décision royale, et l'on vit les dames de la Halle se rendre à la demeure du ministre tombé qu'elles regardaient, disaient-elles, comme leur père.

Le 2 mai 1814, Louis XVIII rappelé en France par les Alliés, tandis que Napoléon partait pour l'île d'Elbe, fit halte au château de Saint-Ouen, afin d'y recevoir les sénateurs qui lui apportaient un projet de Constitution. Ce document, soumis à l'approbation royale avant la rédaction définitive, commençait ainsi : « *Louis-Stanislas-Xavier sera proclamé roi des Français.* » Sans s'émouvoir, le Roi répondit en se qualifiant selon la tra-

dition de la vieille monarchie : « *Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre.* »

Neuf ans plus tard, en souvenir de cette déclaration qui avait posé les bases de la Charte, une fête était donnée en ce même Saint-Ouen, mais non pas dans le même château. Vendu et démoli, le bâtiment primitif était remplacé par un pavillon dont on vantait déjà les magnificences avant de connaître officiellement le nom du nouveau propriétaire. Pourtant le secret n'était pas trop bien gardé, et les ouvriers travaillant à la construction disaient que le pavillon était destiné à la maîtresse du Roi. Maîtresse? Au sens du xvii<sup>e</sup> siècle peut-être? Obèse et podagre, le vieux Roi n'avait pas eu à suivre le conseil du Docteur Quesnay à Louis XV : « Sire, il est temps de dételer », car on doutait fort que le petit-fils du Bien-Aimé eût jamais... attelé le char de Vénus. La dame chargée de réchauffer l'hiver de son âge, d'un feu discret sous la cendre, c'était une femme d'esprit et d'intrigue, la comtesse de Cayla.

La maison de Necker existait encore et par une coïncidence singulière, elle était en fête la veille de la grande fête inaugurale du Pavillon neuf. Nous possédons le récit de ces deux journées, naïvement rédigé par une jeune fille de dix-huit ans, Mademoiselle Amélie Cyvoct — plus tard Madame Lenormand, nièce de Madame Récamier.

« Ce premier de mai 1823, écrit-elle dans son Journal, j'ai été à Saint-Ouen, chez M. Ternaux, qui, tous les ans à pareil jour, montre à quiconque veut les voir les produits de sa manufacture, procède à la vente de ses chèvres de Cachemire, et fait l'ouverture des silos.

« Nous y sommes arrivés à onze heures et demie. M. Ternaux occupe la maison de M. Necker, celle où il reçut tant d'hommages, où sa disgrâce était si à la mode en 1781. L'avenue est très longue. Elle est plantée d'un double rang d'arbres, mais comme elle est fort large, il a en fait planter en froment toute l'étendue excepté le passage des voitures. Tout le rez-de-chaussée de la maison était ouvert. Dans la salle à manger était un immense buffet qui, depuis six heures du matin jusqu'à quatre, s'est toujours renouvelé, où tout le monde recevait, pour prix de l'hospitalité qui lui était offerte, mille remerciements de l'avoir acceptée. J'ai vu un homme fort mal mis, couvert de sueur et de poussière et qui sans doute voyageait à pied, entrer dans le vestibule d'un air humble et demander à un domestique s'il serait permis de demander un verre d'eau ; on l'a fait entrer dans la salle à manger et il y a été traité comme tous les autres, et il a mis dans sa poche, en s'en allant, deux pains et de la polenta pour faire neuf soupes, nouvelle invention de M. Ternaux, exposée dans un autre salon, qui donne aux pauvres une bonne soupe grasse pour un liard.

« On a vendu les chèvres ; les silos ont été ouverts ; on a trouvé le blé qui, depuis trois ans y était renfermé, en très bon état. M. Ternaux nous a conduits lui-même à sa manufacture de schalls de cachemire ; il a expliqué les machines avec beaucoup de simplicité ; tous les ouvriers, hommes, femmes et enfants ont l'air de l'adorer. Dans un autre salon de sa maison était l'exposition des produits de cette manufacture : de beaux schalls, des robes, des couvre-pieds, etc. Le parc est admirablement bien

planté, les points de vue en sont charmants, la Seine a l'air d'appartenir au jardin. La maison est grande, mais meublée avec simplicité ; tout y donne l'idée de l'ordre, de la richesse et de l'hospitalité la plus généreuse. Certainement beaucoup de gens que cette espèce de fête avait attirés, n'ont point aperçu M. Ternaux. Il avait l'air charmé et reconnaissant vis-à-vis de tous ceux auxquels il parlait... Tout le côté gauche des deux chambres, des ambassadeurs, des fermiers, des agriculteurs, tout cela y était. Excepté les ambassadeurs et moi par hasard, personne sans doute n'a assisté à cette fête et à celle du lendemain. »

Fête bien différente que celle du Pavillon neuf, car c'était plutôt la droite des deux Chambres qui fréquentait chez Mme de Cayla. Mme de Boigne, qui n'aimait guère les Bourbons de la branche aînée, étant orléaniste de cœur, s'y était rendue avec la petite Cyvoct. Les personnes scrupuleuses avaient refusé l'invitation, mais la comtesse de Boigne était moins scrupuleuse que curieuse. La petite compagne admira tout de bonne foi.

« Le pavillon est composé au rez-de-chaussée d'un vestibule, de trois grands salons meublés avec magnificence ; les meubles de toute la maison sont en bois indigène ; dans le dernier salon qui est vert et or, est le portrait du Roi sur une draperie de velours gros bleu et les franges en or : un rideau de taffetas vert couvrait le tableau. »

Ce vert et ce bleu, périlleux accord de couleur ! La jeune fille n'en est pas choquée.

« ... En face, incrustée dans le mur est une

plaque de marbre blanc sur laquelle est écrit en lettres d'or :

*2 mai 1814*

*Ici commença une ère nouvelle »*

On visite le premier étage ; il y a trois chambres à coucher si belles qu'en entrant dans la première la candide Amélie se demande « Est-ce la chambre du Roi? » Elle s'émerveille de la salle de bains « en taffetas et mousseline blanche », du cabinet gothique à cinq fenêtres, des parquets « de la plus rare beauté ». Mais elle remarque « qu'il sent beaucoup la peinture dans toutes les pièces. »

La brillante compagnie où l'on voit, sur les épaules, des dames, plus de cachemires des Indes que de cachemires Ternaux, se presse dans les salons. Madame du Cayla se tient « comme une quêteuse assise à la porte du salon d'entrée », habillée de jaune et fort parée, disant à chacun un mot obligeant. Elle est « grande, un peu forte, assez blanche, blonde ; son teint est fort laid et couperosé ; ses traits sont très jolis ; elle est hardie et fort gracieuse. » Elle porte un chapeau de paille avec des jonquilles et des lilas. Sa fille de seize ans est auprès d'elle, timide et craintive, pas jolie, très blonde et très pâle. A deux heures un quart, le déjeuner est servi « dans une grande tente rouge au fond de laquelle est le buste du Roi en marbre blanc, sur un piédestal. » L'ambassadeur d'Angleterre, M. de Villèle, M. Alfieri, Mme de Castellane, M. et Mme de Châteaubriand, sont à la table d'honneur. Déjeuner en maigre et très somptueux. Trois cents personnes assises. A trois heures l'on se rend à la salle de spectacle éclairée par des bougies. Elle est fort

petite et l'on est obligé, à cause de la chaleur, d'enlever des pans de tapisserie, ce qui n'est guère avantageux pour les femmes assises de ce côté, éclairées en même temps par le grand soleil et par les bougies.

« La pièce était de circonstance, écrit Mademoiselle Cyvoct. On y a dit que le 2 de mai la propriétaire du pavillon n'en était que la concierge et que ce jour-là, il appartenait à toute la France. » Madame de Boigne, pendant cette comédie, remarquait que la concierge « sensible et dévouée » avait réussi à avoir chez elle le nonce du Pape et que cela était bien bouffon.

Amélie Cyvoct continue : « Après le spectacle, on nous a dit de nous rendre au Pavillon dans le salon du portrait. Il y avait des chanteurs, des pianos, des harpes et une cantate de Monsieur Désaugiers dont le refrain était « Voilà le Roi, voilà le Roi ! » A ce refrain du premier couplet, le rideau vert est tombé et l'on a vu le portrait du Roi. On a encore crié : « Vive le Roi ! ». Enfin tout le monde est sorti pour voir les jardins. »

Et l'ingénue conclut son récit sur cette réflexion, inspirée par la ferveur royaliste de la « concierge ».

« On disait beaucoup que son mari se mourait, que peut-être serait-il mort pendant la fête, et alors le Roi pourrait l'épouser. »

De tous ces châteaux, grands et petits, il ne subsiste à Saint-Ouen que des vestiges méconnaissables.



---

---

## VII. — ISSY ET CONFLANS

**E**N 1609, un des beaux esprits qui composaient la cour intime de la Reine Margot, dédia une ode à cette princesse :

*Je veux, d'un excellent ouvrage,  
Dedans un portrait raccourcy  
Représenter le paysage  
Du petit Olympe d'Issy...*

Et Michel Bouterane décrivait ce « doux séjour du plaisir » avec ses belles sources, son vivier, ses vergers et prés herbus : Issy n'était pas un palais, à peine un château, quelque chose comme un casino à l'italienne.

Le destin de ce « petit Olympe », dont il ne reste que le pavillon de la Reine où se rattachent de longues ailes, eût bien étonné Madame Margot, si elle avait pu voir dans l'avenir. Qu'eût-elle vu ? Des bâtiments austères autour de sa jolie maison dont les peintures profanes sont badigeonnées, où le Vénus, échappées au blanchiment et décemment rhabillées sont devenues des Saintes, où les amours ailés ont été baptisés Anges. Les statues mythologiques du parc ont été remplacées par de médiocres images de sainteté, et dans les salles froides et nues, dans les allées d'où le

plaisir a fui, des hommes graves, vêtus de noir, étudient, prient, enseignent, ou se promènent en méditant. La petite Olympe est, depuis 1642, la filiale du séminaire de Saint-Sulpice.

Ce fut un M. de Metonvilliers qui donna le « casino » d'Issy à la compagnie de Saint-Sulpice, en souvenir de M. Olier qui avait passé ses dernières années dans cette maison. En 1842, Monsieur Gosselin étant supérieur, il vint, parmi les clercs qui devaient faire leurs deux années de philosophie avant d'entrer au grand Séminaire de Saint-Sulpice, un jeune Breton, assez gauche et laid de visage. Ce néophyte avait le goût de la rêverie qui est celte et le goût de la critique qui est gascon. Sa double origine s'exprima dans sa conduite intellectuelle, de manière à inquiéter des maîtres qu'il ne cessa jamais de vénérer. Il sentait le charme d'Issy, et sur un banc de pierre, il lisait, enveloppé d'une épaisse houppe, parce qu'il était frileux. Sa pensée se détournant quelquefois de son livre, il songeait que, dans une cabanne toute roche, Bossuet et Fénelon, Monsieur Tronson et Monsieur de Noailles, avaient eu de longs entretiens sur le quiétisme, et qu'ils avaient défini leur doctrine par « les trente-quatre articles de la vie spirituelle, dits articles d'Issy ». Le jeune séminariste breton serait-il un docteur de l'Eglise ou un humble prêtre de petite province? Il ne fut ni l'un ni l'autre : il fut Ernest Renan. Dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, il a rappelé avec respect ses deux années d'Issy.

Un autre château ecclésiastique (si l'expression est permise), ce fut l'hôtel de Conflans, près Charenton. Mahaut, comtesse d'Artois s'était fait

construire un manoir au début du xiv<sup>e</sup> siècle, dans un site charmant, au bord de la rivière de Seine. Le domaine passa aux ducs de Bourgogne, qui y tinrent une véritable cour. Louis XI le confisqua et le vendit. Conflans appartint à divers propriétaires, gens de robes ou gens d'église, à Nicolas de Neufville de Villeroy qui en fit une très belle demeure et, en 1684, à Nicolas Le Jay, premier président du Parlement de Paris. Conflans reçut alors ses titres de noblesse littéraire. Le cardinal de Richelieu, qui séjournait en été chez son ami Le Jay, y signa en 1635 les lettres patentes instituant l'Académie française. Le neveu du cardinal, en 1655, acheta Conflans à la marquise de Séneçay et dépensa tant d'argent dans ce château qu'il dut le vendre, en 1673, à François de Harlay, archevêque de Paris.

Dès lors, Conflans devint la maison de campagne des archevêques. Harlay de Champvallon convia Le Nôtre à refaire le parc. Habile et savant prélat plutôt que saint homme, point scandaleux dans sa vie, mais point édifiant, il aima les arbres et les fontaines, les terrasses et les charmilles, et la promenade avec des gens d'esprit et d'aimables femmes, en ces jardins délicieux. Il les voulait si propres, ces jardins de Conflans, qu'à mesure qu'il passait dans les allées, en agréable compagnie, des jardiniers armés de râteaux, suivaient à distance pour effacer la trace des pas sur le sable.

Il mourut d'une attaque d'apoplexie dans son cabinet de travail, situé dans l'aile gauche du château, le seul bâtiment qui existe encore. Vint alors à Conflans un archevêque de mœurs très austères, Louis-Antoine de Noailles, l'ennemi des

jansénistes. Celui-là ne recevait pas les belles dames ; il préférait la société du haut clergé, et les entretiens sur les questions de doctrines et de morale. Racine plaida vainement auprès de lui la cause des religieuses de Port-Royal et de leurs amis, les « Messieurs ». La destruction de Port-Royal fut décidée en 1700 et cruellement accomplie. Du monastère dévasté et rasé, les agents de l'archevêque emportèrent un tableau qui figura longtemps à Conflans, comme un témoignage de la résistance de l'esprit janséniste. Il est au Louvre aujourd'hui : c'est le chef-d'œuvre de Philippe de Champaigne, *les deux Religieuses* en prière, dont l'une, la malade à demi-couchée dans un fauteuil de paille, est la propre fille du peintre, et l'autre, agenouillée, est la Mère Agnès Arnauld, sœur de la grande Angélique.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la lutte contre le jansénisme continua et l'archevêque Christophe de Beaumont, homme droit et vertueux, d'une inépuisable charité, trouva l'opposition du Parlement toujours influencée par l'esprit de Port-Royal.

Beaumont défendait les Jésuites. Après leur expulsion, en 1764, il protesta de telle manière que Louis XV l'exila dans une Trappe. Les rois de France n'étaient pas « cléricaux » et n'admettaient pas que le clergé se mêlât de politique. Après neuf mois de cette pénitence, l'archevêque put revenir à Conflans où il demeura jusqu'à sa dernière maladie, en 1780. Il mourut à Paris, l'année suivante.

M. de Beaumont n'avait pas entrepris de vastes travaux à Conflans. Il s'était contenté d'entretenir les jardins, et c'est à lui que l'on doit la

belle entrée de la cour du nord, grille de fer forgé entre des pilastres supportant des vases de pierre, telle qu'elle existe encore aujourd'hui. M. de Juigné, successeur de M. de Beaumont, fit construire un pavillon qui devait être démoli sous le Second Empire parce qu'il tombait alors en ruines. La Révolution supprima l'archevêque et dépeça Conflans en divers lots qui passèrent à plusieurs propriétaires. M. Georges Hartmann acquit en 1888 la partie nord-ouest des jardins et des terrasses, qui appartient toujours à sa famille et qui a été intelligemment conservée. Mais les autres parties du château et du parc connurent de tristes destins. La partie est avait été achetée, en 1827, par M. de Quélen, archevêque de Paris, soucieux de renouer avec une tradition respectable, et de rendre à Conflans un peu de sa grandeur passée. Par deux fois, en 1830 et en 1831, l'émeute saccagea cette infortunée demeure et les livres, les tableaux, les meubles, brisés et déchiquetés, témoignèrent que les défenseurs de la « liberté » ne sont pas forcément les partisans de la tolérance. On disait que M. de Quélen était « réactionnaire ». Il montra qu'il était, au moins, un cœur généreux. Quand le choléra de 1832 dévasta son diocèse, il reçut des malades dans le château à peine restauré, puis il y mit un orphelinat. Cet acte de bienfaisance chrétienne ne devait pas épargner à Conflans d'autres épreuves. L'héritier de M. de Quélen, le chanoine et vicaire général Surat, fut en 1871 pris comme otage et fusillé à la Roquette. Conflans devint une succursale du Séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet. Il retrouva de la vie et de la jeunesse. Les bâtiments, les jardins, les terrasses étaient-ils sau-

vés? Que non point. En 1906, la loi de Séparation obligea les séminaristes à partir. L'Etat octroya Conflans à la commune de Charenton. C'était le condamner à mort. Bâtiments et jardins abandonnés furent un exemple désolant de l'incurie administrative. Ce qui est à tous semble n'être à personne. Qui s'y intéresserait? La Commission du Vieux Paris protesta tant qu'elle put, mais Charenton ne s'émut pas de ses plaintes. Les toits se crevèrent, les murs se lézardèrent, les charpentes pourrèrent. On enleva ce qui en restait des admirables boiseries pour les mettre à Carnavalet. Maintenant, Conflans n'est plus qu'une grande chose morte et dépeçée. Il en subsiste un bâtiment en bordure de l'avenue de la Liberté, la cour du nord et sa porte à pilastres et la partie des jardins appartenant à M. Hartmann. Sur l'emplacement des autres jardins et du grand bassin, il y a des chais et des ateliers. Bel avantage pour Charenton. Un magnifique château, entretenu par un mécène ou par un Etat qui eût compris ses devoirs, eût été pour cette banlieue sans beauté, une parure et une fortune.

---

---

## VIII. — LES CHATEAUX DU BOIS DE BOULOGNE

**D**ANS la chênaie de Rouvray, entre les villages de Neuilly et de Passy, d'Auteuil et de Chaillot, François I<sup>er</sup>, libéré de sa prison d'Espagne, voulut avoir un château. Il le vouiut à la mode du temps, c'est-à-dire à la mode d'Italie, et il prit pour architecte le français Androuet du Cerceau et le florentin Jérôme della Robbia. Cette collaboration produisit une étrange maison, qui émerveilla le Roi et sa Cour : un édifice à trois étages sous combles, à quatre tourelles carrées, orné de deux galeries à arcades au rez-de-chaussée et au premier, et de toutes parts défendu par des douves profondes. La singularité essentielle était dans la décoration extérieure. Tous les espaces libres entre les sculptures étaient revêtus de faïences colorées, qui brillaient au soleil de midi et l'enflammaient de pourpre au soleil couchant. On voit, en Portugal, des maisons ainsi cuirassées de terre émaillée bleu et jaune, sur fond blanc. Celle de François I<sup>er</sup>, si elle existait encore, enchanteurait-elle nos contemporains ?

Ce bariolage, cet excès d'ornements, cette froide matière mal accordée au ciel gris et bleu d'Ile-de-France, ne heurteraient-ils pas notre

goût? Question sans réponse possible. Le château appelé château de Boulogne, château de Madrid, château de Faïence n'a laissé qu'un nom à une allée du Bois.

Le Roi-chevalier aimait son Madrid parisien, plus gai que le Madrid castillan, meublé et décoré de tapisseries de soie et d'or comme il y en avait dans les palais de Charles-Quint. Henri II hérita de cette passion pour le château de faïence et il y mena Diane de Poitiers, comme son père y avait mené Anne de Pisseleu. Aux salamandres de François I<sup>er</sup>, il ajouta le croissant de Diane. Charles IX fit sa récréation des séjours à Madrid. Il chassait dans la forêt et battait l'enclume dans ses ateliers de ferronnerie ; Henri III qui répugnait aux exercices violents, établit quelquefois à Madrid sa Cour d'hommes-femmes, parfumés et calamistrés, et leur donna le divertissement d'une ménagerie et de combats de dogues et de taureaux. Le Béarnais reprit la tradition virile et galante. Madrid ne lui appartenait pas en propre : c'était un bien de sa femme Marguerite, reine divorcée, qui se consolait en Auvergne, à Usson. Cette belle Margot n'avait pas de rancune. Elle consentit à ce que son ex-mari installât en son château de Madrid une magnanerie modèle, un « ménage de soie » dirigé par l'italien Balbani ; mais cinq ans plus tard, elle se ravisa et pria Henri IV de lui rendre sa maison de Boulogne.

Madrid perdit beaucoup de sa splendeur au xvii<sup>e</sup> siècle. L'industrie des bas au métier, favorisée par Mazarin, y rappela le temps du « ménage de soie ». Louis XIV dédaignait le château de faïence, préférant les briques roses de Saint-

Germain et les marbres de Versailles. Il fallut, pour rendre la vie à ce jouet précieux aux couleurs brillantes, la fantaisie d'une princesse, petite-fille du grand Condé.

Fille non mariée, mais point « vieille fille », Mademoiselle de Charolais vécut librement — entendez que ses mœurs étaient aussi « libres » que sa personne. Elle eut beaucoup d'amants et quelques enfants. Dans les dernières semaines de ses grossesses, elle gardait la chambre et passait pour malade. Toute la Cour se faisait inscrire à sa porte, et il arriva qu'un bon Suisse, à qui l'on demandait comment allait Mademoiselle, répondit naïvement par cette phrase répétée dans tous les salons : « Aussi bien que son état le permet et l'enfant aussi. »

Elle aurait voulu déniaiser le très jeune Louis XV, adolescent imprenable et mari fidèle par timidité. Avait-il peur de cette bacchante qui se faisait peindre déguisée en capucin.

*Frère Ange de Charolois,  
Dis-moi par quelle aventure  
Le cordon de Saint-François  
Sert à Vénus de ceinture ?*

Le joli quatrain de Voltaire n'excitait pas le Roi à dénouer le cordon du petit moine, mais, aux soupers de Madrid, Louis XV apprenait à bien boire et à dire des gaillardises.

En 1753, le comte de Melun d'Epinaÿ était — après beaucoup d'autres — favori de Mademoiselle. Tué par un cerf dans la forêt de Rouvray, il fut rapporté livide et sanglant au château. Mademoiselle de Charolais s'amusa à faire des gâteaux. Elle accourut, les mains toutes blanches de farine et vit le cadavre de son amant gisant

sur la paille d'une charrette. Ce spectacle la dégoûta de Madrid. Le château de Faïence, définitivement abandonné fut condamné par Louis XVI à la démolition, mais l'exécution de la sentence n'eut lieu qu'en 1793. Vendu à un certain Leroy pour une somme qui représenterait à peine 200.000 francs-or, le beau château fut mis en pièces.

Un maître paveur acheta les terres émaillées de Jérôme della Robia et il en fit... du ciment. La construction était si parfaite que le pic et le marteau n'y purent rien. Alors, on mit le feu à la bâtisse. Elle résista au feu. A la longue, cependant, elle tomba et sa mort fut si coûteuse que l'entrepreneur resta ruiné.

Les communs de Madrid, divisés en habitations particulières, reçurent au XIX<sup>e</sup> siècle des hôtes notoires. En 1870, le maréchal de Mac-Mahon y plaça son quartier général. Maintenant c'est le Bois qui couvre l'espace de l'ancien parc de Madrid, et, sur l'emplacement du château, un quartier de Neuilly a multiplié les immeubles « bourgeoisement habités » et les petits hôtels à jardins.

A l'opposé de Madrid, sur la lisière ouest du Bois de Boulogne, un autre château s'élevait que nous avons pu voir encore debout. L'histoire de la Muette semble répéter celle de Madrid, mais l'origine en est moins brillante. Un petit rendez-vous de chasse, un chenil royal pour les meutes de Henri II, devient en 1572 une des maisons de Charles IX comme Madrid, et, par héritage comme Madrid, la propriété de la reine Margot. La galante dame, coiffée de cheveux filasse empruntés aux têtes de ses valets — qu'elle

choisissait blonds pour cet usage — avait grossi et vieilli, et le temps l'avait rendue très bonne sans la rendre très sage. Elle ne détestait pas la reine Marie, sa remplaçante, et elle chérissait le petit Dauphin, tant qu'elle en fit son héritier. Louis XIII ne s'attacha pas à la Muette. Louis XIV pas davantage. Il donna le château à son capitaine des garennes, Catelan, qui le céda en 1705, à Fleuriau d'Armenonville. Le duc et la duchesse de Bourgogne y vinrent cavalcader et souper. En 1716, le Régent le racheta pour sa fille bien-aimée, duchesse de Berry, une princesse qui fut à la Muette ce que fut Mlle de Charolais à Madrid.

Aussi débauchée, presque aussi féconde, non moins spirituelle et plus crapuleuse en ses plaisirs que sa cousine de Charolais, la duchesse de Berry avait autant de vices dégoûtants que de grâces délicieuses. La Muette vit d'étranges choses. La princesse y vivait à son ordinaire, rapporte Saint-Simon, « dans le mélange de la plus altière grandeur et de la bassesse et de la servitude la plus honteuse ; des soupers les plus profanés par la vile compagnie et la saleté et l'impunité des propos ; de la débauche la plus effrontée et de la plus horrible frayeur du diable et de la mort. Madame la duchesse ne voulait se contraindre sur rien. » Elle se contraignit pourtant quand un affreux gascon, M. de Riom, gros, court, joufflu, pâle et qui ressemblait à un abcès, lui inspira la plus effrénée des passions. Il traita la duchesse comme Lauzun avait traité la Grande Mademoiselle, l'obligeant à sortir ou à rester, à changer de coiffure et d'habit, selon son caprice, la réduisant aux larmes et à venir lui demander pardon des incartades qu'il lui avait faites. Ils s'enivraient ensemble, Riom

étant amateur de liqueurs fortes. Cette belle liaison produisit une fille naturelle et conduisit la duchesse à un mariage secret avec celui que la vieille Madame, princesse Palatine, appelait « la tête de crapaud ». Fureur du Régent. Exil du fâcheux Gascon. Désespoir de la Duchesse. Ceci se passait en avril 1719. Au début de mai, le père et la fille se réconcilièrent, et pour marquer leur bonne entente ils soupèrent tendrement sur la terrasse de Meudon. L'air était humide dans cette soirée encore fraîche, sur la lisière des bois. La princesse récemment accouchée, fut saisie du froid. Le 14 mai, brûlante et grelottante, elle retourna, couchée dans son carrosse, à la Muette. Son état s'aggrava. Le 16 mai, elle reçut l'Extrême-Onction et, le 17, mangea à crever des figues, du melon, but de la bière et du vin, le tout à la glace. Les médecins Chirac et Garus l'achèverent très lestement par leurs étranges remèdes. Le 21 juillet elle était morte, et le carrosse funèbre, aux huit chevaux caparaçonnés et empanachés de noir, emporta son pauvre corps flétri à Saint-Denis.

Le Régent se défit de la Muette où sa douleur paternelle se ravivait. Il l'offrit au petit Roi de neuf ans « pour s'en amuser et y faire des collations ». L'enfant Louis XV fut ravi de ce présent. Il alla goûter à la Muette, mangeant ses fruits et ses légumes et se sentant chez lui plus qu'à Versailles. Jeune homme, il y trouva d'autres plaisirs, moins innocents, les mêmes que Mademoiselle de Charolais lui prodiguait à Madrid. A vingt-deux ans, marié, père et lassé de sa vertu conjugale, il soupait à la Muette, un soir de janvier. Soudain, il leva son verre et, dans le silence étonné des convives, il but à l'In-

connue qui devait venir. Elle vint. C'était l'aînée des cinq sœurs de Nesle, dont trois au moins se succédèrent au lit du Roi : Madamé de Mailly, la moins jolie et la meilleure, Mme de Vintimille, la plus aimée, morte en couches et laissant à son mari un fils bâtard du Roi, le comte du Luc ; Mme de Châteauroux, la plus belle et la plus dominatrice. La Muette les vit briller et passer. L'étoile Pompadour se leva. Pour recevoir la nouvelle favorite, Louis XV transforma, embellit la Muette. Il mit dans les bâtiments neufs un cabinet de physique et un cabinet de curiosités ouverts au public qui s'intéressait alors aux sciences, les sciences étant à la mode, même chez les ignorants et les caillettes. On admira la machine pneumatique et le grand télescope du Bénédictin dom Noël. Et la marquise ayant passé à son tour, après un règne de vingt ans, une autre belle vint à la Muette. Jeanne du Barry, franche et naïve dans son immoralité sans méchanceté, midinette de Paris, devenue maîtresse du Roi et qui valait mieux que sa légende.

Le soir où Marie-Antoinette, archiduchesse de quinze ans, fut amenée à la Muette, la veille de son mariage, la comtesse du Barry, ravissante et parée de pierreries fabuleuses, soupait comme en famille à la table du Roi. La Dauphine demanda quelle était à la Cour la fonction de cette dame si jolie. Que répondre ? La dame d'honneur expliqua, d'un air gêné, que le rôle de cette personne était de distraire et d'égayer le souverain. « Vraiment ? dit l'ingénue. Je serai donc sa rivale ! » Le mot fit sourire. Le roi en fut attendri, mais sous peu de jours, la petite mariée, mieux instruite, prit la comtesse en horreur.

Marie-Antoinette, Dauphine, puis Reine de France, se plut à la Muette autant qu'elle se déplaisait à Choisy. Elle y passa le premier mois de deuil qui fut aussi le premier mois de son règne. Louis XVI y promulgua un Edit où il annonçait à son peuple son avènement au trône, son désir de bien gouverner et ses projets de vastes économies, car il avait de la bonne volonté, ce qui n'est pas la même chose que d'avoir de la volonté. La Muette reçut, en 1775, l'archiduc Maximilien-François, frère de la Reine, et en 1780 et 1781, la Reine, qui voulait être tout à fait voisine de Mme Jules de Polignac, en couches dans sa maison de Passy. En 1783, devant le duc de Chartres, le duc de Polignac et le bonhomme (faux bonhomme) Franklin, une montgolfière, gonflée dans le parc de la Muette, emporta le marquis d'Arlandes et Pilâtre des Rosiers.

Louis XVI, en condamnant Madrid à la destruction, avait aussi condamné la Muette. Elle survécut pourtant à la Révolution et fut quelque temps corps de garde, quelque temps guinguette. Demeublée, meurtrie, dépecée, elle fut achetée en 1818, par le célèbre facteur de pianos Sébastien Erard et demeura dans sa famille jusqu'à nos jours. Que n'a-t-on su la conserver, cette maison mélancolique et charmante, le dernier, avec Bagatelle, des châteaux historiques du Bois de Boulogne?

Disparus ou transformés à ne plus se ressembler, tous les autres châteaux d'Auteuil, de Chailot et de Passy qui faisaient de cette région de Paris un vivant souvenir de la société élégante et lettrée du XVIII<sup>e</sup> siècle. Disparu, le château de Passy, habité par le richissime banquier Samuel

Bernard, et par le financier La Popelinière ; il n'en reste que le terrain du « Hameau de Boullainvilliers. » Disparu, l'hôtel de la Folie où Louis XV cacha Mlle de Romans, sa jeune maîtresse. Disparu, le château de Chaillot, qui fut à Bassompierre et se purifia en devenant le couvent de la Visitation, où Louise de la Vallière se jeta, avant de s'enfermer chez les Carmélites. Disparu, le château de Boufflers dont un morceau du parc immense est aujourd'hui la villa Montmerency. Et sur l'autre rive de la Seine, si le château de Vanves a été sauvé — c'est maintenant le lycée Michelet — le magnifique château de Sceaux, séjour presque royal de la duchesse du Maine, a été détruit par la « bande noire » et remplacé, en 1856, par un bâtiment faussement Louis XIV.

Joyaux de la couronne de Paris, témoins de ses fastes et de ses désastres, tous ces châteaux, des Tuileries royales à la charmante Muette, du Temple à Madrid, de Choisy à Mousseaux, sont à jamais inséparables de son histoire. Détruits par l'incurie ou l'avarice des hommes, par la fureur révolutionnaire ou par l'action fatale des éléments et des années, leur perte est irréparable. On n'a pas revu, dans les édifices nouveaux, tant de grâce unie à tant de noblesse. Puisse la leçon du passé servir aux fervents du vieux Paris. Ne pouvant ressusciter les châteaux disparus, qu'ils défendent et sauvent ceux qui restent.



## TABLE

<b>CHAP. I.</b>	<b>L'hôtel St-Pol et les Tournelles..</b>	<b>7</b>
— II.	<b>Le Temple .....</b>	<b>17</b>
— III.	<b>Les Tuileries .....</b>	<b>31</b>
— IV.	<b>Choisy .....</b>	<b>85</b>
— V.	<b>Le Raincy, Mousseaux .....</b>	<b>93</b>
— VI.	<b>Saint-Ouen .....</b>	<b>101</b>
— VII.	<b>Issy et Conflans .....</b>	<b>110</b>
— VIII.	<b>Les châteaux du Bois de Bou- logne .....</b>	<b>115</b>



**IMPRIMERIE HENRY MAILLET**

**3 et 3 bis, rue de Châtillon, Paris.**

**Autorisation N° 11.340**











YB 80156

